

# Histoire par thèmes

par Benito Martínez Betanzos, C.M.

## HISTOIRE

Le thème qu'on m'a proposé de développer étant celui de l'histoire thématique, je pense que je dois commencer par dire ce que j'entends par histoire. Bien qu'en parlant de la méthodologie, le Père OLABUE-NAGA ait déjà traité en détail plusieurs de ces points, je pense qu'il est nécessaire de les rappeler, en guise d'introduction à l'histoire par thèmes. En effet, nombre de ces concepts sont encore discutés par les historiens modernes.

Actuellement, il existe une infinité d'idées sur la définition de l'histoire et son étude; autant que d'écoles ou de tendances méthodologiques chez les historiens. C'est que, dernièrement, le savoir historique a connu une profonde *rénovation* tant du point de vue de la *théorie* et de son *contenu* que du point de vue des *méthodes de travail*. Internet est aussi entré dans l'histoire, questionnant et obligeant à revoir l'accès aux sources et à l'information, et l'historien se voit soumis à un processus de *recyclage* permanent.

La majeure partie des historiens modernes tentent d'expliquer que l'histoire du passé n'est pas quelque chose de statique, comme une série de diapositives projetées sur un écran et que nous contemplerions assis dans un fauteuil. Actuellement on présente l'histoire comme une chose dynamique, quelque chose qui est en mouvement et, par là même, il est des historiens qui pensent que l'histoire n'est active et dynamique que dans la mesure où on lui donne une dimension économique-sociale. Donc, si l'histoire traite des processus évolutifs d'une époque passée, il faut décrire au premier plan les phénomènes démographiques, les structures économiques et sociales, les civilisations, les idéologies ou, comme on dit familièrement, les mentalités. L'histoire s'approche ainsi de la sociologie. Avant le qualitatif, on cherche le quantitatif avec des statistiques, des tableaux et des courbes graphiques qui orientent vers la quantité, et on estime qu'il ne s'agit d'une science qu'à ce prix car n'est science que ce qui peut se mesurer ou s'énumérer.

Nous devons donc nous demander: qu'est-ce qui caractérise aujourd'hui l'histoire et son étude? Une caractéristique de *l'histoire*

*moderne* réside dans le fait que son objet embrasse des zones qui jadis étaient oubliées ou marginalisées par « le *‘récit traditionnel’* qui se centrait presque exclusivement sur les phénomènes politiques, militaires et diplomatiques, alors que maintenant l’histoire est marquée essentiellement par le primat des facteurs économiques et sociaux, l’histoire *politique* s’en trouvant reléguée au second plan »<sup>1</sup>.

Une autre caractéristique de l’historiographie moderne se trouve dans la diversité de notions qu’on a de la *temporalité*, sur l’idée de ce qu’est le temps passé, c’est-à-dire le temps passé dans lequel se situent les phénomènes qu’étudie l’histoire. Voilà encore un des grands thèmes qui occupent la réflexion des historiens contemporains. Quelle est la dimension du temps historique dans lequel se déroulent les faits relatés ? L’objet de *l’histoire* est le passé humain ou bien est-ce aussi le présent historique ? *L’histoire* est-elle connaissance du passé humain, des hommes dans le temps, ou science du *temps historique* ?

La temporalité historique est un problème sérieux, surtout pour les historiens postmodernes et pour ceux qui se consacrent à l’étude de l’histoire *contemporaine*, considérant que les temps contemporains ne comprennent que l’histoire *du monde actuel* (depuis la fin de la II<sup>nde</sup> Guerre Mondiale en 1945 jusqu’à nous jours), l’histoire *immédiate* (autour des trente dernières années) ou l’histoire *du présent* (le temps dans lequel on suppose que vivent les derniers témoins des faits survenus). Ces historiens donnent au temps l’unique valeur qu’il devrait avoir — disent-ils — : la continuité du présent qui incessamment se convertit en passé en un changement continu. Ce à quoi on oppose à ces historiens qu’il s’agit davantage de journalisme que d’histoire. Or, on ne peut faire de l’historien un journaliste car *l’historien, à la différence du journaliste et, en marge de l’époque qu’il analyse, bien qu’il travaille lui aussi avec les concepts de temporalité et de changement, essaie cependant d’« épuisier » les sources sur le sujet d’investigation ; il analyse, interprète et aborde l’étude des faits historiques avec le sens de la globalité et de la synthèse*<sup>2</sup>. C’est-à-dire que l’historien aussi essaie de revivre le passé dans le présent mais avec une méthodologie scientifiquement sérieuse.

Une autre discussion en vogue aujourd’hui entre les historiens a pour objet la valeur à donner à *l’objectivité*, c’est-à-dire les différentes

---

<sup>1</sup> RODRIGO AHUMADA DURÁN dans la *Revista Communio*, Santiago du Chili, n° 2, 1999, pp. 87-107 (page web).

<sup>2</sup> ALICIA ALTED VIGIL - JUAN A. SÁNCHEZ BELÉN, *Métodos y formas de investigación en Historia moderna y contemporánea*, Madrid, Ed. Universitaria Ramón Areces, 2005, p. 140.

manières de concevoir ce qui est vrai et ce qui est objectif; en cherchant dans les documents ce qui est arrivé et comment c'est arrivé, on peut observer de différentes manières les faits examinés — mais nous nous attarderons plus tard sur ce point — ainsi que la *relation* qu'il y a entre l'action d'un individu et les structures sociales, entre le particulier et le général.

Finalement, et voilà peut-être un des points les plus intéressants pour nous, il faut avoir présentes à l'esprit les différentes *méthodologies* à la disposition d'un chercheur et la valeur qu'il leur attribue, c'est-à-dire les techniques que nous employons en examinant les documents et en exposant ou en écrivant l'histoire, avec le récit au centre de la discussion. *Tous ces aspects entraînent une difficulté notable pour établir classifications, séquences et conséquences: les schémas qu'utilisent aujourd'hui les historiens modernes sont différents*, en vient à dire Vidal JIMÉNEZ<sup>3</sup>.

### *L'école des Annales et la Nouvelle histoire*

Bien que le père OLABUENAGA ait déjà exposé ce point, je vais rappeler brièvement quelques idées sur la manière dont se sont formées les diverses conceptions de l'histoire dans le panorama historiographique de ces dernières années. Je pense que cela facilitera une meilleure compréhension de l'histoire par thèmes et de la méthodologie à employer dans la recherche.

Il est inévitable de commencer par Léopold von RANKE (1795-1886). Avec une application et une précision toutes germaniques, il posa les fondements de la méthodologie historique, d'abord en cherchant passionnément «la source originale» puis en passant les documents à l'aune d'une critique implacable, devenant ainsi le premier représentant du *positivisme historique*. En tenant compte de la dynamique des sources documentaires sur lesquelles RANKE avait tellement insisté, en 1929, Marc BLOCH, Lucien FEBVRE et Georges LEFEBVRE initient une nouvelle étape dans les études de l'histoire en fondant la revue *Annales d'histoire économique et sociale*, contre l'histoire traditionnelle ou narrative. Une nouvelle idéologie et une nouvelle méthodologie donnent ainsi naissance à l'embryon de ce que le siècle passé appela la *Nouvelle histoire*, dans laquelle nous découvrons deux caractéristiques: d'un côté, de nouvelles méthodes de

---

<sup>3</sup> RAFAEL VIDAL JIMÉNEZ, "La Historia y la Postmodernidad", dans *Espéculo. Revista de estudios literarios*, Universidad Complutense de Madrid, n° 13 (noviembre 1999 - febrero 2000).

recherche, basées sur les investigations sérieuses et profondes du positivisme historique, que beaucoup préfèrent appeler *recherche méthodique*, et, de l'autre, l'alliance avec les sciences sociales, que certains historiens de teinte marxiste ont exacerbé jusqu'au matérialisme historique et à la lutte des classes. L'âge d'or de ce courant historiciste correspond aux années 60-70 du siècle dernier, lorsque Fernand BRAUDEL avait déjà pris la direction des *Annales*.

Selon ces grandes lignes, on pourrait dire que, jusqu'à l'arrivée de la nouvelle époque — au dernier quart du siècle passé — qu'on commença à nommer *postmoderniste*, l'historiographie de tradition moderne était rationaliste et assumait comme principes la recherche de la pleine objectivité, les caractères universel et unidirectionnel du passé humain; soit la possibilité d'établir, parmi les phénomènes étudiés, la manière dont des événements en causent régulièrement d'autres. Tout cela à l'intérieur d'une vision d'ensemble de l'histoire capable de donner un sens global à l'expérience humaine.

Toutefois, depuis les années 80 du siècle dernier, les critiques se sont accrues à l'encontre de ce courant méthodique et rationaliste de l'histoire, jusqu'à ce que Pierre VILAR déclarât que l'école des *Annales*, c'est-à-dire *l'histoire sociale, avec son objectivité radicale et à sens unique*, était morte. Morte ou non, il demeure que la presque totalité des historiens occidentaux furent influencés par ses idées<sup>4</sup>. Idées que je classifie de la manière qui suit: 1<sup>o</sup>) l'opposition directe à l'histoire classique narrative, 2<sup>o</sup>) la centralité de l'histoire économique-sociale, 3<sup>o</sup>) la méthodologie rigoriste, tirée du positivisme historique, 4<sup>o</sup>) le structuralisme doux et fort — selon les époques de la revue — chez de nombreux historiens de la *nouvelle* histoire, 5<sup>o</sup>) le matérialisme historique qui amène avec lui une interprétation marxiste de l'histoire, et 6<sup>o</sup>) — ce qui peut davantage nous intéresser dans le cadre de cette allocution — la prépondérance de l'histoire *thématique*, nécessairement à l'intérieur de l'histoire totale ou globale.

De là, tenant compte de deux aspects de ce concept d'histoire (tout d'abord l'histoire thématique que certains considèrent comme « une fragmentation grandissante de l'histoire en de multiples objets et méthodes » et ensuite « la proposition toujours valide d'intégrer tout simplement l'histoire dans les sciences sociales, ses plus proches

---

<sup>4</sup> Voyez les lignes directrices que donnent aux futurs historiens PIERRE GUIRAL - RENÉ PILLORGET - MAURICE AGHULON, dans le *Guide de l'Étudiant en histoire Moderne et Contemporaine*, Paris, PUF, 1971. Pour une vision plus ample, on verra CARLOS BARROS, « La 'Nouvelle histoire' et ses critiques », dans *Manuscrits* (Revista del Departament d'Història Moderna i Contemporània de la UAB), n<sup>o</sup> 9, 1991, pp. 83-111.

voisines) », on trouvera logique que l'historien BARROS se demande : « *La nouvelle histoire* n'exige-t-elle pas aujourd'hui une redéfinition commune de la raison d'être du métier d'historien, et non seulement de ses méthodes et des objets de son travail ? Ou bien croit-on que la crise n'affecte pas la conception de l'histoire qui, à son heure, proposa *la nouvelle histoire*, bien que ses fondateurs ne fussent point des philosophes de l'histoire ? ».

Dernièrement s'élèvent des doutes entre les nouveaux historiens sur le statut scientifique de l'histoire et sur l'histoire-problème comme substitut de l'histoire narrative en forme de récit ; renoncer au récit, n'est-ce pas renoncer à la spécificité de l'histoire ? Certains historiens, comme CONTAU-BÉGARIE<sup>5</sup>, réclament le retour à une histoire narrative, politique, biographique, diplomatique, militaire, comme école alternative face à *la nouvelle histoire*. D'autres, comme Pierre RENOUVIN, défendent une histoire des relations internationales. Mais on notera que cette tentative de faire retour à l'histoire narrative ne s'oppose pas à l'histoire par thèmes.

Depuis les années où la postmodernité était en plein essor et à la mode, les voix de certains historiens se sont élevées pour déclarer que *l'historique est une manière de voir exclusivement moderniste qui a de moins en moins de sens dans notre monde postmoderne*. Apparaissent des historiens qui proposent de nouvelles manières de concevoir et de faire de l'histoire, donnant à l'objectivité, à l'universalité et à la temporalité du passé un sens plus relatif, individuel et pas aussi rationnel ni scientifique. Et ces historiens affirment que l'interprétation donnée par l'historien aux phénomènes du passé est toujours médiatisée par une infinité de facteurs circonstanciels qui la complètent, la clarifient et peuvent même la modifier, comme par exemple *les adhésions religieuses, les traditions éducatives, les solidarités territoriales, les coutumes qui génèrent les professions, la mentalité de chaque génération et jusqu'aux relations sexuelles*. Il s'agit de la « nouvelle histoire culturelle » et, d'une certaine manière, de la « micro histoire ».

C'est-à-dire que la diversité des interprétations naît des réponses qu'on donne à des questions comme celles qui suivent : « Qu'est-ce que l'histoire : une science ou un *type intelligible* de connaissance sociale ? Quel est l'*objet* de l'histoire ? Est-il possible d'atteindre la vérité dans ce champ d'intelligibilité ? En quoi consiste le travail de l'historien ? Qu'est-ce qu'un document et quelle est sa fonction épistémologique ? Quelles différences et quels rapports y a-t-il entre l'his-

---

<sup>5</sup> HERVÉ CONTAU-BÉGARIE, *Le phénomène « nouvelle histoire ». Stratégie et idéologie des nouveaux historiens*, Paris, Économica, 1983.

toire et les sciences sociales? Voilà des questions *fondamentales* auxquelles l'historien ne peut échapper, s'il ne veut pas 'hypothéquer' l'objectivité ou les 'limites de l'objectivité' de son propre savoir» (AHUMADA DURÁN).

### *Définition simple*

Simple chercheur, refusant d'entrer dans les labyrinthes des écoles et des systèmes ou de la philosophie de l'histoire, et reconnaissant que l'histoire par thèmes se construit aujourd'hui sur la base de nouvelles optiques, perspectives et sources, je vous présente des idées desquelles nous ne devrions pas nous passer si nous étudions saint Vincent, la Congrégation et le « vincentianisme ».

Si nous considérons l'histoire des faits ou des événements d'une vie particulière, familiale, communautaire, sociale, nationale ou universelle, comme des faits qui existèrent et furent réels à une autre époque, par exemple, ce qu'ont réalisé saint Vincent, sainte Louise, OZANAM, les confrères ou les pauvres, on peut dire que *l'histoire est la période à l'intérieur de laquelle il est possible d'obtenir ou de reconstruire un récit ou un scénario fiable des événements qui affectent un groupe humain*. Si nous la considérons comme étude ou recherche sur une époque, alors l'histoire est *l'étude des processus sociaux qui expliquent les événements et tendances du passé, lequel nous aide à comprendre le présent et à essayer de mieux anticiper le futur*, par exemple de la Congrégation ou des missions. Et nous pouvons alors dire que l'histoire est considérée aujourd'hui comme une science, une discipline sérieuse *qui cherche à comprendre le présent à travers le passé, avec l'intention de construire le futur*. C'est ce que disait le philosophe espagnol ZUBIRI : *en rentrant en lui-même, l'homme découvre que il est parce qu'il possède un passé et qu'il s'accomplit depuis un futur, et l'histoire, comme science, est bien plus une science du présent qu'une science du passé, car l'homme est un être historique qui change continuellement la réalité au moyen de sa liberté, produisant faits et événements historiques, et dans cette tâche il agit aussi d'une certaine manière sur le futur*<sup>6</sup>. C'est-à-dire que l'histoire est ma vie ou bien, dit d'une manière qui englobe le présent, ma vie est une histoire continue.

Ces idées seraient très discutées et critiquées par les historiens de la dernière vague mais je pense qu'elles sont classiques et peuvent être assumées par la majeure partie des personnes ici présentes. C'est l'histoire-problème. L'historien Joan PAGÉS commence un article, que

---

<sup>6</sup> XAVIER ZUBIRI, Prologue de la première édition de *Historia de la Filosofía* de Julián Marías, dans la *Revista de Occidente*, Madrid, 1967, p. xxiv.

je cite en note de bas de page, avec une phrase de Marc BLOCH qui peut résumer tout ce qui a été dit auparavant : « L'incompréhension du présent naît fatalement de l'ignorance du passé. Mais peut-être n'est-il pas moins vain de se préoccuper de comprendre le passé sans rien savoir du présent »<sup>7</sup>.

## HISTOIRE THÉMATIQUE

Une fois plus ou moins respectées ces idées, je pense que le second point consiste à éclaircir ce que j'entends par « histoire thématique », concept sur lequel le SIEV m'a chargé de réaliser ce travail. L'histoire thématique fut à la mode il y a une vingtaine d'années, ce qui ne veut pas dire pour autant qu'elle n'intéresse plus les historiens. Au contraire, on doit même affirmer qu'elle a donné le pas à de nouveaux courants d'histoire, depuis que BRAUDEL a pris la direction de la revue *Les Annales*, bien que son épistémologie ait reçu moult critiques, dont certaines très justifiées.

L'histoire thématique est très en consonance avec les tendances de la société actuelle propice aux changements substantiels qui font, en histoire aussi, que chacun se spécialise dans un secteur ou dans un thème. La Congrégation de la Mission est trop grande et l'histoire des institutions vincentiennes trop étendue pour pouvoir être traitées dans leur ensemble. Les facultés d'histoire de nombreuses universités recomposent elles-mêmes leurs sections sous la forme d'études thématiques pour que les élèves choisissent : histoire économique et sociale, histoire des institutions politiques et administratives, histoire des religions, histoire des relations internationales, etc. Et les librairies, les maisons d'éditions et les bibliothèques s'organisent en fonction des divers thèmes de l'histoire.

Nous arrêtant déjà à la nature de ce qui peut être considéré comme histoire thématique, l'idée peut nous venir avec assez fréquemment que l'histoire thématique s'oppose à l'histoire chronologique. Je pense qu'il n'en est rien. Plus encore, nombre d'histoires chronologiques sont aussi thématiques et il est facile de trouver des histoires *chronologiques* de quelque thème que ce soit : la drogue, les migrations, les missions, les séminaires, les exercices aux ordinands, et, plus concrètement, l'histoire de ces mêmes thèmes en divers pays ou lieux. Pour cela, les biographies de saint Vincent, de sainte Louise, ou des Supérieurs généraux, sont communément suivies de chrono-

---

<sup>7</sup> MARC BLOCH, *Apología de la Historia*, Barcelone, Empúries, 1984, p. 37, cité par JOAN PAGÈS, "La comparación en la enseñanza de la Historia", dans *Clio y Asociados. "La Historia enseñada"*, n° 9-10 (2005-2006).

logies des événements politiques, religieux et culturels de l'époque, en appendice. Si l'opposition entre thème et chronologie nous vient à l'idée, c'est sans doute parce que de nombreuses biographies et histoires chronologiques de protagonistes ressemblent à des annuaires qui racontent la vie du personnage année par année depuis sa naissance jusqu'à sa mort ou présentent une succession chronologique de faits, de fondations, d'activités et même de documents, dépourvus de connexions entre eux et n'analysant ni les causes et les motifs qui firent réalité de tels événements ni les relations fondamentales qu'ils entretenirent les uns et les autres. On y faisait simplement le récit des séminaires, des missions, de la Congrégation en divers pays, depuis leurs origines ou leur naissance jusqu'au jour de la rédaction. Tandis que l'histoire thématique nous paraît être — et il en est ainsi — une recherche en profondeur autour d'une affaire de laquelle nous pouvons tirer quelque réponse à un problème actuel. Presque aucun historien moderne n'oppose l'histoire thématique à l'histoire chronologique. En effet, une histoire thématique, comme par exemple l'histoire de la Congrégation, des séminaires ou des missions, en général ou par pays, doit tenir compte des temps et de la géographie.

Quand je parle d'histoire chronologique, je ne me réfère pas à la vision judéo-chrétienne de l'histoire déjà proposée par saint Augustin, qui lui donnait une orientation apocalyptique. En résulte une vision linéaire ou cyclique de l'histoire qui commence avec un Dieu créateur et termine avec un Dieu juge de toute l'humanité et, par la même, de l'histoire. Selon cette histoire, l'homme est un instrument de Dieu et prolonge sa providence, mais il n'est pas l'acteur principal de l'histoire ; c'est Dieu. Bien qu'en lisant saint Vincent nous ayons parfois l'impression d'avoir à faire à un providentialiste, cette vision de l'histoire s'acheva avec la Renaissance, qui a mis l'homme au centre et comme auteur de l'histoire. Et surtout, c'est au XVIII<sup>e</sup> siècle qu'on commença à regarder l'histoire comme une science davantage que comme une narration littéraire, encore que cette dernière fût aussi à la recherche de l'objectivité. On me dira peut-être que personne n'est capable de suivre cette conception de l'histoire. Certes, mais qu'on n'oublie pas que sont de retour, dans certains secteurs, un certain traditionalisme fondamentaliste, et, ailleurs, sous couvert de recherche scientifique ou biblique, la théorie du *dessein divin intelligent*.

### *Histoire thématique – Histoire totale*

En revanche, l'histoire thématique s'oppose à une vision traditionnelle de certains historicistes qui ne s'intéressaient qu'aux aspects politiques, militaires et diplomatiques, à l'intérieur du rôle principal des rois et des cours, alors que dans la perspective moderne on



donne davantage d'importance à l'histoire des civilisations, de la pensée et, surtout, de la sphère économique-sociale, c'est-à-dire du milieu humain. Et si l'histoire thématique ne s'oppose pas à l'histoire chronologique, elle s'affronte encore moins à l'histoire totale. Il est clair que, en contraste avec l'histoire totale — certains l'appellent globale ou générale — l'histoire thématique s'occupe de certains moments, de certains thèmes ou de certaines matières sélectionnés par l'historien en tant qu'ils sont significatifs et nous amènent à connaître les faits, les affaires ou les phénomènes qui font date: thèmes sociaux, économiques, religieux, spirituels, des droits de l'homme, qui touchent d'une manière ou d'une autre — dans notre cas — aux thèmes vincentiens, à la Congrégation et aux pauvres. Sans oublier, certes, la géographie et la chronologie elle-même, car chaque phénomène se déroule dans le contexte historique d'un *quand* et d'un *où* ; mais sans oublier non plus son contexte théorique et concret dans une histoire générale, c'est-à-dire l'histoire du *pourquoi* et du *comment* des événements du passé ont marqué leur époque, ont été consignés dans des documents et ont défini d'une manière ou d'une autre la vie de leurs contemporains. Voilà des thèmes historiques bien concrets qui touchent et concernent les vincentiens et pourraient les aider à réfléchir sur leur action dans l'évangélisation et le service des pauvres dans certaines époques du passé, certes, mais qui nous font analyser leurs possibles répercussions et applications dans le présent, à condition de ne pas convertir l'histoire en science auxiliaire de la sociologie ou de l'anthropologie.

« BLOCH, FEBVRE, BRAUDEL, réunis autour de la revue *Les Annales*, furent ceux qui donnèrent un plus grand essor à l'histoire thématique entre les années 1930 et 1950... Mais ces mêmes auteurs et d'autres plus récents, comme DUBY et LE GOFF, ont mis en garde les historiens contre tout essai de séparer l'histoire thématique de l'histoire générale »<sup>8</sup>, pour éviter de la démembrer. Car il faut dire qu'en réalité l'histoire thématique, soit s'intègre à l'histoire générale, et en même

---

<sup>8</sup> Cf. L'article de VITTORIA CALVANI, « Storia settoriale contro storia generale? Un conflitto insensato », en *RES* n° 24 (octobre 2002), pp. 8-13. En octobre 2005, Caroline Jouneau-Sion donna un résumé du débat entretenu par les auteurs du livre *1515 et les grandes dates de l'histoire de France*, dirigé par Alain Corbin et publié par les éditions Clio, préoccupés par l'abandon de la chronologie dans l'enseignement, et elle souligna le fait que pour Marc Ferro, l'un des auteurs, « L'histoire thématique, qui fut un temps à la mode, put apporter une réflexion sur le passé, mais aussi à chamboulé le sens de la chronologie. Ce qui ne doit se faire que lorsque s'en présente l'occasion ». Ailleurs, elle citait Braudel: « Contre ceux qui soutiennent une histoire autonome de chaque secteur, Lucien Febvre nous encourage à réclamer les droits de l'histoire générale, attentive à l'ensemble de la vie, de laquelle personne ne peut se tenir séparé, sinon arbitrairement ».

temps s'articule avec d'autres sciences humaines, soit se convertit en un dictionnaire encyclopédique d'histoire sans vie ni connexion entre les articles, c'est-à-dire en un archipel de petites « histoires » ressemblant à des îlots sans communication les uns avec les autres. Dans ce cas, « *l'histoire ne constitue plus une discipline cohérente ; non seulement parce que le tout est inférieur à la somme des parties mais aussi parce qu'il n'y a même plus de tout, il n'y a plus que des parties* ».

C'est ce que reprochait DOSSÉ à ceux qui mettent l'histoire *en miettes*<sup>9</sup>. « L'histoire est un processus et on ne peut isoler un fragment du processus et l'étudier isolément... Tout est interconnecté », disait VED MEHTA<sup>10</sup>. Tel est le défaut qu'André DODIN reprocha à la *Vie* de saint Vincent écrite en 1860 par Ulysse MAYNARD : « Plus doué pour démontrer la continuité des œuvres [de saint Vincent] dans le temps que pour mettre en lumière les liens de ces dernières avec le milieu économique, littéraire et spirituel, alors très peu étudié, MAYNARD isolait inévitablement son héros et le privait de quelque chose de sa belle et profonde humanité »<sup>11</sup>. On pourra adresser un tel reproche à Pierre COLLET à propos de la *Vie* qu'il écrivit de saint Vincent (1748). Bien qu'il ait étudié une énorme quantité de documents qui furent présentés pour la canonisation du saint et qu'il se soit montré respectueux des sources, nous lisons cette *Vie* comme la chronique de saint Vincent de PAÛL isolé de son contexte historique. Au contraire, bien que je ne sois d'accord ni avec certains de ses points ni avec l'optique qu'il donne à d'autres, la *Vie de monsieur Vincent de PAUL* du père Jaime CORERA (1988), présente saint Vincent année par année mais n'est pas une simple chronologie de sa vie car, d'une certaine manière, elle entend situer cette dernière à l'intérieur de l'ambiance française du XVII<sup>e</sup> siècle.

Pour tout cela, il convient de préciser que par « histoire totale » on n'entend pas seulement l'histoire sociale, car il est fréquent que nombre d'historiens lui donnent ce sens. Cependant il n'y aurait pas plus de difficulté à donner le primat au social, si ce n'était parce que le terme *social* est politisé, en un sens qui tend généralement vers les gauches. Car toute histoire est sociale en ce sens qu'elle est dominée en dernière instance par le socio-économique. C'est ainsi qu'écrit AHUMADA DURÁN : selon le projet *historiographique-méthodologique* développé par Fernand BRAUDEL, « l'histoire était appelée à se conver-

<sup>9</sup> FRANÇOIS DOSSE, *La Historia en migajas*, Valence, éd. Alfons el Magnànim, 1989.

<sup>10</sup> Cité par RICHARD J. EVANS dans l'introduction à EDWARD H. CARR, *¿Qué es Historia?*, p. 43.

<sup>11</sup> ANDRÉ DODIN, *San Vincent de Paül y la caridad*, Salamanque, CEME, 1977, p. 183.

tir en une espèce de “super” discipline capable de régir et d’unifier toutes les autres *sciences sociales* qui convergent vers la compréhension du phénomène humain (sociologie, anthropologie, économie, démographie...), à travers la notion de *temporalité historique*. Cette aspiration se trouve aujourd’hui très loin de pouvoir se réaliser. Au contraire, la tendance que nous observons est justement à l’opposé : *l’histoire* s’est peu à peu transformée en sociologie historique, anthropologie historique, économie historique ou démographie historique »<sup>12</sup>.

D’un autre côté, quand on dit que l’histoire thématique doit s’intégrer à l’histoire totale, il faut éviter d’étudier le thème de l’histoire comme une partie d’une histoire systématique, où les événements du thème soient considérés comme « une partie enkystée » d’un système global déjà prédéterminé : traditionaliste ou progressiste, autorité ou liberté dans le cas de notre Congrégation, et dont l’interprétation doit servir à justifier le système. Il s’agit encore moins de choisir un thème afin d’y plaquer une idéologie dans l’intention d’endoctriner les lecteurs.

Quand on dit que l’histoire thématique doit s’intégrer à l’histoire totale, on se réfère à la nécessité d’écrire une histoire dans laquelle le thème choisi tienne compte de toutes les relations avec les idées, faits et situations qui l’expliquent, qui l’éclairent et lui donnent un sens objectif. Donnons un exemple<sup>13</sup> : la manière d’agir du Père ÉTIENNE avec la Province d’Espagne a été regardée par beaucoup de confrères espagnols comme une injustice flagrante de la part d’un Supérieur général absolutiste et dominant. On pourrait étudier le thème de *ces relations* mais, si on ne les resitue pas à l’intérieur de l’histoire générale du XIX<sup>e</sup> siècle, on ne pourra pas arriver à des considérations plus objectives. Pour ce faire, il faut tenir compte, d’un côté, de l’invasion française au temps de Napoléon et de l’ambiance antifrançaise qu’on respirait tant au gouvernement de Madrid que dans le peuple ; il faut également tenir compte du fait que le Roi d’ESPAGNE et ses ministres regardaient la compagnie des Filles de la Charité comme une institution d’État semblable à l’armée ou aux corps médical et professoral, avec un séminaire interne subventionné par le gouvernement pour le recrutement des sœurs. Et puis le Visiteur des lazaristes était le directeur et le Supérieur des mêmes Filles de la Charité ; il ne pouvait pas dépendre de Paris. Mais, d’un autre côté, il faut considérer qu’après Napoléon, la Province d’Espagne dépendit

<sup>12</sup> RODRIGO AHUMADA DURÁN en *Revista Communio*, Santiago du Chili, n° 2, 1999, pp. 87-107.

<sup>13</sup> BENITO PARADELA, C.M., *Resumen histórico de la Congregación de la Misión en España, desde 1704 a 1868*, Madrid, 1923, pp. 216 s., 241 s. y 383-392.

de nombreuses années, par mandat du Saint-Siège, d'un vicaire italien qui résidait à Rome et non du Supérieur général qui résidait à Paris. Il faut aussi tenir compte du fait que, suivant la mentalité du gouvernement de Madrid, le Visiteur d'Espagne demanda et même exigea du Père ÉTIENNE des pouvoirs similaires aux siens propres. Était en jeu une séparation de la Province d'Espagne de la Congrégation universelle. C'est-à-dire que l'histoire thématique doit tenir compte de l'histoire générale, sous peine de créer un *conflit insensé*, comme l'écrivit l'historienne italienne Vittoria CALVANI.

En menant une recherche historique par thèmes, on examine par conséquent une série de documents qui, sur une affaire concrète, nous indiquent la connexion directe ou indirecte, mais proche, qui existe entre des événements, des dates et des lieux, des idéologies et des milieux consignés dans ces documents ou en d'autres et qui se réfèrent au thème concret et bien défini que nous traitons. Le chercheur découvre ainsi une étroite connexion entre faits historiques, pensée thématique, application actuelle et projection dans le futur.

Pour mener une recherche sur un thème d'histoire, il faut avoir les idées claires car nous voyons, dans ces années de postmodernité, qu'en étudiant l'histoire par thèmes, on crée aussi une confuse tension entre tendances globalisantes et situations au niveau local, concret, singulier et bien défini, tout à fait du goût de la société post-moderne, où ce qui est fugace, subjectif, relatif et provisoire se mêle au concret et au singulier. Selon cette perspective, les grands récits historiographiques n'ont déjà plus de sens. Toutefois, et au contraire, bien que les thèmes d'histoire soient concrets, ils ne sont pas singuliers mais plutôt particuliers, avec une projection plus ou moins générale.

### *La micro histoire*

Bien que l'histoire thématique ne s'identifie pas avec la micro histoire postmoderniste, ces deux disciplines peuvent s'entraider. La micro histoire ou microanalyse a connu et connaît un essor parmi certains historiens italiens. Le plus représentatif est Giovanni LEVI. Pour ce dernier, *la micro histoire est par essence une pratique historiographique plus qu'une théorie, bien qu'elle ait de multiples références théoriques et, en un certain sens, éclectiques*. Cette manière de faire de l'histoire tient surtout en compte la méthodologie et l'intentionnalité de l'historien qui ne s'assujettit à aucune orthodoxie doctrinale: il renonce à la prédiction, à l'établissement de schémas théoriques préalables qui soumettent les phénomènes historiques étudiés à une direction préconçue. Son objectif est de comprendre et d'interpréter, sans être attaché à des lois générales, l'action et les conflits humains

dans sa double autonomie. Sans que cela suppose un relativisme radical, la micro histoire entend le social non pas comme une structure d'objets universels mais plutôt comme des relations changeantes à l'intérieur de contextes qui s'adaptent en permanence. Il convient ici de mettre en valeur deux aspects :

Le premier se réfère au mode d'observer les faits historiques : il s'intéresse aux individus concrets insérés dans des espaces de relations locales, configurés dans ce qu'on a appelé l'« exceptionnel normal ». C'est-à-dire qu'après une étude approfondie, on regarde les situations particulières de simples personnes ou familles comme pouvant servir à tracer des généralités flexibles relativement extrapolables à d'autres champs de l'histoire dans le présent et dans le futur. C'est un va-et-vient continu entre le ponctuel et le global, entre l'anecdotique et le structurel.

Le second aspect se réfère au concept de « contexte » qui n'est déjà plus perçu comme une structure sociale donnée mais plutôt comme un cadre historique de connexions sociales changeantes et non nécessaires. En ce sens, la microanalyse conduit de la structure à la conjoncture et au détail pour revenir à la globalité. Son objectif est de comprendre et d'interpréter, sans se soumettre à des lois universelles, les actions, conflits et phénomènes humains des hommes du peuple qui vécurent dans le passé. Ce point de vue peut nous être utile, à nous vincentiens, dans l'étude de certains thèmes ou personnages qui nous paraissaient insignifiants.

Voyons un exemple : le Père Mitxel OLABUENAGA dans la défense de sa thèse de doctorat *Les missions populaires de la CM (Espagne 1704-1975)* nous dit : « À partir de la préparation en 1980 du mémoire de licence en théologie *Les missions populaires de la Congrégation de la Mission durant le franquisme*, nous arrivons à trois conclusions : l'extraordinaire développement qu'eurent (en Espagne) les missions après-guerre, leur évidente décadence à partir des années 70 et leur interdépendance avec la situation sociopolitique. À côté de ces conclusions sont apparus deux nouveaux points d'interrogation : Quelles causes ont motivé une telle situation ? D'autres moments ont-ils existé qui fussent similaires dans leur devenir historique ? ». Son intention était de donner une réponse actuelle à la fin pour laquelle nous fonda saint Vincent, selon l'orientation du Concile Vatican II consistant à réviser notre institution en tenant compte de nos origines et de l'actualité sécularisée. Pour se faire, le Père OLABUENAGA traite, examine et étudie les missions dans différentes villes d'Espagne, mais aussi dans de petits villages, éloignés et presque oubliés, et il les étudie en tenant compte d'une documentation certainement bonne et étendue, tant officielle que journalistique, ecclésiastique que

civile, mais aussi et peut-être avec davantage d'impact, en tenant compte des brèves et occasionnelles mémoires de missionnaires lazaristes, inconnues aux étrangers à la Congrégation. Voilà une nouvelle manière de faire de la recherche historique — bien que certains nomment cela du nom d'histoire de culture populaire — : sortir dans la rue et sillonner les campagnes en reflétant les problèmes et les coutumes des gens simples, en visitant et en voyant leur vie familière et en parlant avec eux. Les historiens qui cherchent dans les archives les documents des structures et des personnalités ont oublié qu'une partie du passé demeure vive dans les villages. Et ces sources historiques eurent un tel impact sur les auditeurs qu'un membre du jury, devant celui qui défendait la thèse, lui demanda en public qu'il lui prêtât la documentation, parce qu'il jugeait *intéressant la vision d'une histoire du XIX<sup>e</sup> siècle espagnol développée à partir du point de vue des missions de l'Église catholique*. Ce membre du jury a donc vu comment un thème particulier, voire insignifiant pour la société, atteint une nouvelle dimension sociale lorsqu'on en fait un cadre historique à l'intérieur duquel on examine sa relation avec d'autres thèmes. Il m'a semblé qu'il ne s'attachait pas tant à analyser les structures de la société que les dynamiques sociales qui les affectent et qu'il avait mis au jour la microanalyse que le père OLABUENAGA a faite des missions populaires.

Je répète que je ne prétends pas identifier ni même assimiler l'histoire thématique avec la micro histoire ou avec l'histoire de la culture de la vie quotidienne, d'une telle saveur populaire ; j'entends plutôt constater que les déductions et conclusions de thèmes particuliers ou personnels du passé, qui nous paraissent communs, ont des répercussions générales sur l'histoire totale.

Il faut dire que l'historien « scientifique » (!) a peu à peu oublié le facteur humain, qui est la base de toute l'histoire. Les institutions et les structures, qui ne devraient être regardées que comme le scénario où l'homme fait l'histoire, avaient pris davantage d'importance que les acteurs. Voilà qui équivaut à donner toute l'importance à l'étude de nos Constitutions et non aux personnes qui les vivent, à mettre l'accent sur la méthodologie des missions et non sur les confrères qui les donnent et ceux qui les reçoivent, à s'attacher exclusivement aux structures des séminaires et non aux confrères qui les ont établis ou aux séminaristes qui les vivent. C'est pourquoi l'historien Vicens VIVES avertit les philologues que *la parole, le document « ne reflète pas la nouvelle réalité qu'il tente de définir » pour le monde actuel, alors qu'il rappelle aux professionnels de l'histoire que l'institution naît, sinon morte, du moins statique. Ceux qui rendront compte de son contenu vital seront les hommes qui, en elle, ont lutté pour réaliser leurs ambitions.*

La vie réelle se trouve certainement dans les grandes collections législatives, mais aussi dans les humbles archives des maisons des confrères ou des séminaires qu'ils ont dirigés, dans les archives paroissiales, dans les contrats notariés d'achats et de ventes de maisons et de champs, dans les décisions des tribunaux, etc. Le positivisme, dans ses derniers avatars sur les grandes collections de documents qu'il a publiés, demeurerait prêt pour la sentence. Mais il n'est pas mort car on ne peut nier la grande importance que revêtent encore ces collections. Lorsque FEBVRE parle d'une histoire « totale » et BLOCH d'une histoire « humaine », ils ne font que transmettre le même message, parce que l'histoire, selon les mots de BLOCH est « la science des hommes dans le temps » ou « un fragment de l'avancée universelle vers la connaissance »<sup>14</sup>.

### *Thématologie*

Ne confondons pas non plus l'histoire thématique avec la *thématologie* qui se réfère davantage à la littérature et à la musique et qui a visé l'examen du thème d'une œuvre littéraire ou musicale. La thématologie traite davantage du *motif* qui resserre des références musicales ou littéraires. Les paroles qui définissent le mieux l'histoire par thèmes sont celles de *matière*, *d'affaire* et de *thème*. Bien que ces paroles puissent également lui être appliquées, la thématologie se propose pour sa part de chercher les éléments qui ont conduit à créer une forme littéraire ou à inspirer un motif musical. Sans doute, le thème d'un roman — tension entre l'argument et le sens que lui donne le lecteur —, d'une pièce de théâtre ou d'un poème, peut, par exemple, plonger ses racines dans l'autobiographie de l'écrivain, dans les événements de la vie, mais toujours dominés et mis en perspective par l'imagination, la fantaisie, les rêves, l'inspiration, etc. Évidemment, la thématologie peut aussi s'intéresser aux thèmes d'histoire, de sociologie, d'économie, de vies réelles, comme l'histoire thématique, mais sans l'exactitude réelle, le sérieux objectif ou la documentation rigoureuse avec lesquels l'histoire étudie ses thèmes, et particulièrement en ce qui concerne la sphère du religieux révélé. La vérité historique est complètement éloignée de la vérité littéraire, et tout spécialement du roman. C'est-à-dire que la thématologie s'attache à l'union inséparable entre forme et contenu ou entre matière et style. Bien que le thème à traiter soit identique, autre chose est la vérité objective d'un roman historique sur saint Vincent

---

<sup>14</sup> Voyez ANTONIO GABRIEL ROSÓN, *Sociedades Históricas y cambio en el tiempo*, p. 13, en page web.

esclave ou sur la légende de Vincent de PAUL galérien, autre chose est une étude documentée et sérieuse sur les mêmes thèmes. Il est clair qu'en histoire, la vérité objective admet de multiples représentations, en fonction de la vision de l'historien, mais dans ce cas, mieux vaut dire que la littérature crée sa vérité, tandis que l'histoire tente de découvrir la vérité.

### **L'histoire thématique aide à approfondir**

L'histoire thématique peut être abordée, non seulement par les chercheurs titulaires en histoire qui veulent approfondir des aspects déterminés de l'histoire, mais encore par les chercheurs intéressés par un thème ou un autre, comme le sont par exemple ceux qui s'initient au savoir historique de nombreux aspects du vincentianisme, étant donné que, au fur et à mesure que passent les années ou que des historiens d'autres horizons s'y intéressent, des contenus oubliés sont redécouverts, des manières différentes de voir les événements sont adoptées, d'autres aspects inédits sont mises à jour et des thèmes que nous ne connaissions que sommairement ou superficiellement sont donnés à connaître en profondeur, comme par exemple la situation économique de la famille charnelle de saint Vincent qui pourrait nous donner une vision très différente de celle que nous avons aujourd'hui, de sa vocation sacerdotale, ou les relations du prêtre Vincent de PAUL avec BÉRULLE et l'influence qu'exerça ce dernier sur sa sainteté et sa spiritualité, etc. On a beaucoup parlé de l'influence de saint Vincent de PAUL sur sainte Louise de MARILLAC, mais a-t-on étudié l'influence de sainte Louise sur saint Vincent ? Car, s'il est vrai qu'elle idolâtrait son directeur et supérieur, il est également vrai qu'elle était une femme à la fois vive et perspicace pour résoudre les problèmes sociaux et communautaires, avec un art tout féminin pour amener Monsieur Vincent à ce qu'elle voyait clairement, et saint Vincent, qui l'aimait fortement en Dieu, le savait bien, qui s'en cachait. Mais le sort veut qu'ils fussent tous deux des êtres spirituels qui aimaient les pauvres, unis par une commune recherche de la sainteté. Dans toutes les biographies de saint Vincent on écrit sur ses relations avec l'abbé de SAINT-CYRAN, mais a-t-on étudié l'influence qu'exerça SAINT-CYRAN sur saint Vincent, un homme de forte personnalité et vraiment saint ? Car l'abbé, également de forte personnalité, avait une formation théologique, patristique et spirituelle enviable, et saint Vincent disait que converser avec lui le ravissait, l'élevait et l'enflammait. Leur amitié fut longue et sincère, au point qu'ils firent bourse commune pendant un temps, qu'ils mangèrent ensemble et se visitèrent à de nombreuses reprises, y compris jusqu'à ce que, peu avant que SAINT-CYRAN fût emprisonné, le saint lui



prêta un cheval. Et bien qu'ils connurent une certaine tension et même un petit affrontement dû aux idées théologiques que semblait défendre SAINT-CYRAN et qui paraissaient un peu douteuses à saint Vincent, ni l'un ni l'autre n'a jamais cherché à rompre l'amitié et, lorsque, par ordre de RICHELIEU, on cita saint Vincent dans l'intention qu'il accusât son ami d'hérésie, il ne voulut point l'accuser<sup>15</sup>.

Et, si nous entrons dans les questions sociales, il y a des thèmes qui nous concernent en tant que vincentiens, de sorte que nous ne pouvons pas les éviter et que notre charisme nous demande de les approfondir dans l'actualité, pour trouver des solutions vincentiennes à l'immigration — les anciens réfugiés de guerre —, aux familles tombées dans la déchéance — les pauvres honteux du XVII<sup>e</sup> siècle —, aux enfants des rues ou dans la rue — les enfants abandonnés d'alors —, ainsi que des chemins pour résoudre, ou simplement expliquer, le problème si pressant aujourd'hui de la raréfaction des vocations, sans dédaigner des thèmes plus spéculatifs, comme l'incrédulité ou la religiosité séculière et la laïque — libertins du passé —, la spiritualité progressiste et la traditionnelle — reflet perpétuel de l'ancien jansénisme. En cette époque de revendications féministes et d'égalité des droits, nous aurions tout à gagner à répondre également aux questions suivantes: Pourquoi les charités de Monsieur Vincent de PAUL furent seulement féminines, tandis que jusqu'alors les charités n'étaient que masculines? Comment réussit-il à faire en sorte que les Filles de la Charité fussent tolérées et même admises par les pouvoirs civils et ecclésiastiques? Ou encore, dans ces temps où l'on parle tellement de la globalisation et de l'identité des institutions consacrées: Monsieur Vincent a-t-il copié d'autres Congrégations antérieures à la nature séculière des missionnaires? Et, si cela a changé quelque chose, pourquoi?

Il reste encore bien des thèmes importants pour la recherche, autour de notre fondateur et du vincentianisme à l'intérieur de l'histoire générale. Elle est longue la liste qu'on pourrait dresser des thèmes qui concernent l'histoire de la Congrégation, de la Compa-

---

<sup>15</sup> Cf. PIERRE COSTE, *Le grand saint du grand siècle. Monsieur Vincent*, vol. III, Desclée de Brouwer et C<sup>ie</sup>, Paris, 1931, p. 135 ss. Quatre motifs m'incitent à accepter d'une manière générale comme étant authentique *la relation de saint Vincent sur l'Abbé de Saint-Cyran* (X, 107-112), bien qu'elle ait pu être interpellée ça et là par les jansénistes: indiquer que saint Vincent naquit en 1580 contre l'avis d'Abelly, le fait que Richelieu n'ait pas introduit le témoignage du saint dans le dossier des accusations, le fait que les jansénistes contredirent la doctrine enseignée par l'Abbé, et le fait que saint Vincent ait félicité l'Abbé lorsqu'il sortit de prison, ce qui indique qu'il n'avait pas le moins du monde favorisé son emprisonnement, car il ne porta pas témoignage contre lui.

gnie, des séminaires, des missions ou d'autres ministères, par nations ou par siècles, mais toujours en choisissant des thèmes concrets qui aujourd'hui nous préoccupent, pour voir si l'on peut répondre aux problèmes d'aujourd'hui, sans oublier que le sujet de l'histoire est l'homme individuel, certes, mais toujours en tant qu'*être social en relation réciproque*. Par exemple, je n'ai encore rencontré aucune étude moderne de la relation réciproque entre les confrères européens et ceux d'autres continents, qui tire des conclusions du fait singulier qu'il ait existé une époque où l'Europe centrifuge envoyait des missionnaires vers d'autres continents ; le temps est-il arrivé où l'Europe centripète reçoit les missionnaires d'autres latitudes ?

Il ne fait aucun doute que l'étude de ces thèmes nous fournirait des investigations profondes ainsi que des connaissances dont toute la famille vincentienne pourrait tirer profit. Bien que l'histoire ne soit ni ne puisse être une visionnaire qui prophétise le futur — parce qu'elle n'est pas une science mathématique —, cette manière d'écrire l'histoire par thèmes est en train d'être généralisée par d'importants historiens aujourd'hui, autant dans des ouvrages étendus que dans des articles d'essai, qui offrent l'avantage de nous aider à développer notre capacité à différencier les thèmes et les époques et à regarder comme naturel le changement des institutions. En un mot, voilà qui nous invite à faire preuve de créativité.

### Catégories thématiques

J'ai donné quelques exemples tout au long de cet exposé. Ce ne sont que des exemples. Toutefois, pour les fins que je me propose ici, j'ai pensé qu'il serait aussi très approprié de présenter la manière dont certains historiens de l'histoire civile, qui sont extérieurs aux institutions vincentiennes, regroupent, dans de rares apartés plus amples, les divers thèmes de l'histoire dite *universelle* qui sont objets d'étude, avec l'idée qu'ils vaudront ainsi pour tous les temps, pour tous les lieux et pour toutes les institutions civiles et religieuses, mais toujours en connexion avec l'histoire générale. Dans l'historiographie hispanophone, je n'ai pu trouver à peu près aucun modèle pour éclairer les idées que je viens d'exposer. L'un des exemples qui nous seraient les plus faciles à appliquer, à nous qui nous adonnons à la recherche vincentienne, est peut-être celui que donne Josep FONTANA<sup>16</sup> d'une histoire thématique qui comprend les domaines

---

<sup>16</sup> JOSEPH FONTANA, *Introducción al Estudio de la Historia*, Barcelone, éd. Crítica, **Plaza edición**, 1999. Bien des idées sont tirées de JOAN PAGÉS, *art. cit.*, dans la note n° 1, pp. 17-35.

suivants, dont tous les chercheurs du vincentianisme pourraient sans aucun doute tirer profit :

0. Le scénario de l'histoire ;
1. Le nombre d'hommes : vie, subsistance et mort des êtres humains ;
2. Les formes de subsistance : I. L'agriculture ;
3. Les formes de subsistance : II. Échanges et marchés ;
4. Les formes de subsistance : III. L'industrie et la croissance économique ;
5. Les formes d'organisation collective : I. La société ;
6. Les formes d'organisation collective : II. État et nation ;
7. Les ciments de la politique : violence et pouvoir ;
8. Les idées : I. Croyances et religions ;
9. Les idées : II. Culture, civilisation et science ;
10. Les idées : III. Culture populaire, culture alternative.

FONTANA justifie sa proposition avec des mots qui me semblent trouvés : « Le critère thématique qui a été adopté pour réaliser ce livre consiste à choisir les grands problèmes — non pas tous mais ceux qui nous ont semblé paraître les plus représentatifs — qui affectent les hommes et les femmes qui vivent en société, étant tel le sujet duquel s'occupe l'histoire. Problèmes qui sont du passé et du présent, et — on peut le prévoir — d'un futur au moins immédiat, et qu'on considère selon une perspective temporelle, évolutive, qui est le propre de l'histoire. Ainsi aborderons-nous chacune de ces grandes questions d'une manière globale et l'analyserons-nous dans son évolution, non pour faire une étude exhaustive depuis les origines jusqu'à l'actualité, mais plutôt pour montrer comment cette méthode d'analyse peut aider à comprendre des problèmes humains fondamentaux... Son but est d'aider à combattre les topiques et les préjugés qui font obstacle à la compréhension du monde dans lequel nous vivons : inciter à penser l'histoire et le monde, de manière personnelle et critique ».

Nous ne devrions pas nous étonner de ce que FONTANA, centré qu'il est sur une *nouvelle histoire économique*, donne autant d'importance aux thèmes économiques, sociaux et démographiques, car depuis l'école des *Annales* et l'interprétation *marxiste* de l'histoire, l'histoire économique explique et embrasse tous les champs de la réalité sociale, permettant à l'histoire de passer du fait individuel au collectif. Ce sont les domaines de développement préférentiels de la société moderne ainsi que la manière d'écrire l'histoire, qui tendent à cataloguer les faits sociaux en séries pour mieux les quantifier statistique-

ment. Encore que la recherche dans les siècles passés ne pourra jamais fournir la précision statistique désirée de la production, il est des auteurs, comme Pierre VILAR, pour affirmer qu'il est possible de trouver, y compris pour le XVII<sup>e</sup> siècle, une documentation qui nous permette de faire des statistiques de la production de ce siècle en examinant les dîmes, les contrôles fiscaux, les plombs qui marquaient les fonds de toiles, les salaires, les rentes, etc.<sup>17</sup>.

Cette classification par thèmes ne devrait pas nous gêner, nous les vincentiens, et elle devrait même nous réjouir car, en fin de compte, le service et l'évangélisation des pauvres est, d'un côté, ce qui nous identifie et nous différencie d'autres institutions religieuses, et, de l'autre, ce pourquoi nous avons été fondés. Voilà des thèmes qui concernent les pauvres exclus de la société, économiquement et socialement, et qui pourraient constituer des thèmes à traiter aussi pour les vincentiens, afin d'offrir une projection plus universelle à nos études, faisant surgir à l'extérieur une série de thèmes que nous n'étudions que pour nous.

### *Histoire de la Congrégation*

Le moment est venu pour nous de répondre au défi d'écrire une histoire de la Congrégation de la Mission, de la Compagnie des Filles de la Charité ou de la Famille Vincentienne. D'autres Congrégations l'ont déjà fait. C'est ce qu'ont fait ou font encore José María ROMÁN, Luigi MEZZADRI et John RYBOLT. Nous avons besoin de cette histoire globale car j'ai expliqué que l'histoire thématique doit tenir compte de l'histoire totale, et il semble à cet égard que ce que j'ai déjà exposé soit en train de se passer : chaque Province ou nation écrit son histoire à la façon d'îlots sans ponts pour passer de l'un à l'autre, comme des miettes qui ne font pas un pain.

Peut-être devrions-nous d'abord écrire notre histoire universelle par thèmes locaux, par nations, par provinces, puis laisser à une commission d'historiens le soin de recomposer l'histoire générale de la Congrégation.

Quant aux thèmes vincentiens, en plus de ceux que je cite tout au long de ce travail, le père MEZZADRI exposait hier « Neuf pistes de recherche pour les étudiants vincentiens », comme autant de défis qui peuvent amener nos jeunes chercheurs à travailler à cette histoire tant attendue, et comme autant de thèmes relatifs à l'histoire des confrères qui ne sont pas encore bien connus.

---

<sup>17</sup> PIERRE VILAR, *Crecimiento y desarrollo. Economía e Historia. Reflexiones sobre el caso español*, Barcelone, éd. Ariel, 1974, pp. 58-59.

## Les biographies

Une fois exposées ces idées sur la diversité des thèmes à choisir, je pense qu'il me faut consacrer un aparté à la biographie. Et ceci pour deux motifs : premièrement parce que, en fin de compte, la biographie est l'un des thèmes qu'embrasse l'histoire, et deuxièmement, parce que l'époque moderne fait montre d'un grand intérêt pour les biographies. La société est lasse du premier rôle des masses, de la tragédie collective ou de l'opulence sociale, de l'histoire anonyme, et ressent de l'intérêt pour une histoire personnelle, individuelle, pour la vie en soi de chaque individu.

La biographie choisit comme *thème* historique la vie d'une personne réelle, en général déjà connue, découvrant les événements de sa vie, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Elle emprunte habituellement la forme de l'exposé ou de la narration, communément à la troisième personne. En la traitant comme un thème historique, je considère que peuvent exister diverses sortes de biographies, et pas seulement du point de vue de la forme externe audiovisuelle ou littéraire mais aussi du point de vue du contenu et de l'aspect que le biographe souhaite mettre le plus en valeur, réalisant ainsi une biographie psychologique, sociale, culturelle, épique, politique, etc.

Dans la perspective d'intégrer les thèmes particuliers à l'intérieur de l'histoire globale, la biographie d'un personnage du passé doit aussi expliquer ses actes en fonction du contexte social, culturel et politique de l'époque, tout en tentant de reconstruire sa pensée et sa figure sur la base des documents. Car nous ne devons pas oublier que l'histoire tient toujours compte des problèmes actuels, le regard fixé vers le futur. Ainsi, en connaissant ce que d'autres personnes ont vécu, nous apprenons des choses utiles pour le présent et pour l'avenir. Nous pouvons tirer un enseignement de l'expérience des autres, sans qu'il nous importe qu'elles fussent d'une autre époque. Mais c'est que, de plus, si le personnage sujet de la biographie est représentatif, par exemple, saint Vincent de PAUL ou sainte Louise de MARILLAC, il peut nous donner une connaissance inégalable de la société du XVII<sup>e</sup> siècle français dans laquelle il vivait. C'est ce que à quoi prétendit COSTE dans sa presque définitive *Vie de saint Vincent*, sous le titre *Le grand Saint du grand Siècle*. Avec une méthodologie scrupuleuse suivant l'école positiviste ou méthodique, il découvre, compile et analyse une documentation presque exhaustive, mais, pour le père André DODIN, toutefois, « il ne réussit pas à intégrer [saint Vincent] dans son milieu historique et en fit un parfait étranger à l'ambiance spirituelle du XVII<sup>e</sup> siècle »<sup>18</sup>. C'est ce à quoi le Père

---

<sup>18</sup> ANDRÉ DODIN, *op. cit.*, p. 183.

José María ROMÁN a essayé de remédier, dans sa vie de saint Vincent, et ce dont j'ai aussi essayé de tenir compte, dans la vie de sainte Louise de MARILLAC : que les deux saints soient les héros de 40 ans de l'histoire de France<sup>19</sup>.

Pour se faire, il convient que la biographie soit historique et non téléguidée, comme *La vie du vénérable serviteur de Dieu, Vincent de PAUL*, qu'ABELLY — théologien plus qu'historien — fit publier en 1664 et qui, en dépit d'une volonté d'honnêteté et de recourir à la documentation suffisante, écrite et orale des contemporains, « a tout enveloppé dans un style d'une coloration édifiante » du goût des supérieurs de la Congrégation pour que la Vie du saint fût le pieux complément des Règles et « le commentaire pratique de l'Évangile », selon le Père DODIN. Le même travers peut être reproché à GOBILLON dans sa *Vie* de la vénérable Louise de MARILLAC (1676).

Un autre danger menace le biographe : sentant une grande sympathie pour le personnage étudiée, il risque d'offrir une vision trop partielle de l'histoire totale au travers de la vie de son personnage afin de l'encenser, en particulier lorsqu'il choisit un thème dans lequel il compare l'action ou la vie du personnage avec les actions et les vies de ses contemporains, à l'intérieur de structures historiques qui ont été comme elles ont été et qui ne peuvent être modifiées comme il nous aurait pu qu'elles fussent.

En commettant la biographie de saint Vincent, de sainte Louise, du bienheureux OZANAM ou de n'importe quel autre personnage vincentien, voilà un grand risque qui nous oblige à nous plonger dans de sérieuses études sur l'ambiance et les mentalités d'une époque passée, parce qu'un historien n'est pas impassible et la sympathie le conduit à prendre parti par une méthodologie qui l'aide à interpréter l'hypothèse qu'il s'est fabriquée, parce qu'il analyse et interprète les documents selon ses prétentions entre la macro et la micro histoire, et parce qu'il est guidé par sa posture vincentienne et par sa propre idéologie. D'où les biographies d'un saint Vincent révolutionnaire social, homme politique, paysan, médecin, etc. C'est dire si on court le risque de déformer ou de défigurer le personnage étudié ou de le convertir en un mythe chez qui tout contribue à accomplir la mission à laquelle il avait été prédestiné depuis sa naissance. Le danger est de défigurer l'authenticité des vies réelles et des faits. Mais, en voulant démystifier la personne, on peut également courir le risque de défigurer la vérité et d'exagérer ce qui n'était pas clair. Et ce danger

---

<sup>19</sup> BENITO MARTÍNEZ BETANZOS, C.M., *Empeñada en un paraíso para los pobres*, Salamanque, CEME, 1995 ; JOSÉ MARÍA ROMÁN, *San Vincent de Paül, I, Biographie*, Madrid, BAC, 1981.

guette en particulier un vincentien ou un Français qui écrit la vie de saint Vincent, saint très populaire en France et converti en un monument impressionnant, presque institutionnalisé par l'État et l'Église de France.

Pour éviter ces écueils, il faut faire en sorte, premièrement, de ne pas rechercher l'originalité coûte que coûte mais plutôt la sincérité, et pour cela, rien ne remplace la connaissance exhaustive des cadres historiques qui aident à expliquer le surgissement d'un personnage, et, deuxièmement, il faut tenir compte de l'idiosyncrasie personnelle et du nationalisme du biographe et de son personnage : comment un Espagnol étudiera-t-il un Français, un Français un Allemand, un Allemand un Irlandais, un Irlandais un Anglais, et tous ceux-ci un Italien ? Comment les Américains du Nord et du Sud regarderont-ils les Européens et ceux-ci les Américains, les Asiatiques, les Africains ou les Océaniens ? Ce qui veut dire que, pour écrire une biographie, on ne peut se passer de l'histoire. Le bon biographe a la rigueur de l'historien, et, sans abandonner son personnage, se place au-dessus de la nationalité personnelle, de ses sympathies comme être humain et des va-et-vient plus ou moins volontaires de sa propre interprétation.

Sans doute y a-t-il aujourd'hui beaucoup de biographies écrites à la manière de romans pour fournir au lecteur des moments agréables à la lecture des péripéties d'autres êtres humains. Mais alors il ne s'agit déjà plus d'histoire, ni thématique ni de quelque sorte que ce soit ; il s'agit d'un genre de fiction appelé *roman* en littérature, en tant qu'il narre le réel à travers l'irréel ou l'imaginaire, manipulant les matériaux pour obtenir un résultat littéraire.

Je ne crois pas qu'il me faille ici m'attarder à dire qu'on peut tirer des conséquences morales ou spirituelles de la vie de beaucoup de personnages, mais la biographie ne peut se convertir en une hagiographie édifiante par la falsification de la vie d'une personne chez qui tout est saint. C'est un péché fréquent depuis les *Vies parallèles* de PLUTARQUE et les *Vies des douze César* de SUÉTONE jusqu'à *La légende dorée* de VORAGINE, mais aussi dans des biographies de saint Vincent, de sainte Louise, de Lazaristes et de Filles de la Charité, particulièrement dans les *Vies* populaires écrites dans la première moitié du siècle passé. Péché qu'a dignement évité MEZZADRI dans sa populaire *Petite vie de saint Vincent*.

Toutefois, en écrivant la biographie d'un saint, il convient de ne pas confondre piété et spiritualité. Dans le livre *La señorita LE GRAS y santa Luisa de MARILLAC* (1991), j'ai choisi un thème : analyser autant la spiritualité vécue par la sainte que celle qu'elle inculqua aux Sœurs. Mais comme c'était la spiritualité d'une femme, j'ai dû mettre comme base sa biographie, en tant qu'elle explique sa spiritualité.

Aujourd'hui, je pense que, entre nous, ce péché est déjà dépassé. Grâce à la méthodologie du positivisme méthodique, se sont accrues d'une part la recherche de documentation sur nos saints, bienheureux, vénérables, etc. (manuscrits, écrits spirituels, journaux, correspondance, etc.) comme éléments basiques de la narration biographique, et d'autre part la volonté de situer le personnage dans son milieu historico social authentique. MEZZADRI a déjà parlé hier des documents qui touchent à saint Vincent et à sa pensée. Mais il faut mettre beaucoup de soin, cependant, à ce que l'abondance de documentation ne prenne pas la première place, noyant ainsi le personnage derrière le ramage, comme c'est arrivé au Père COSTE, ou comme l'évita d'une manière originale le Père DODIN dans *Saint Vincent de PAUL et la Charité* (1972).

Mais une biographie doit se lire avec plaisir; elle doit attirer. C'est pourquoi il importe qu'elle soit littérairement bien écrite, à condition que la littérature ne falsifie pas l'histoire. Il faudra avoir présent à l'esprit ce que conseille Soto GAMBOA<sup>20</sup>: « En matière de biographie, comme de discours historique, se présente un problème esthétique, scientifique et éthique ». André MAUROIS, le grand biographe français, dans *Aspects d'une biographie* a posé la question de la connaissance de ses méthodes et du savoir dans lequel réside sa valeur. Pour lui, deux aspects de la biographie peuvent converger: qu'elle soit vraie, ce qui revient à dire documentée, scientifique, et, en même temps, qu'elle soit une œuvre d'art. Ces deux aspects sont un vrai défi pour l'historien, qui doit recourir à tout l'appareil documentaire au risque de ce que la personnalité étudiée reste obscurcie par les documents mêmes qui lui servent de source. Même MAUROIS a signalé que: « La recherche de la vérité est une œuvre de sage; celle de l'expression d'une personnalité est plutôt une œuvre d'artiste ». C'est-à-dire qu'un thème historique, et particulièrement la biographie d'un être humain, est beau s'il nous éloigne d'une série d'évènements décousus et nous permet une compréhension profonde, ordonnée et intelligible de ce qui est arrivé dans le thème choisi ou dans la biographie du personnage. « À la patience du documentaliste scrupuleux, il faut ajouter l'art de la présentation ».

---

<sup>20</sup> ÁNGEL SOTO GAMBOA (recension), "Gonzalo Vial. Pinochet. La biographie", dans *Histoire UC*, n° 36 (2003), pp. 450-458. Lequel, dans la note n° 1 confesse devoir ces considérations à Alejandra Eyzaguirre, que je remercie d'avoir eu la gentillesse de me procurer son manuscrit *La biographie*. Santiago, Université des Andes, 2001/2002. Travail inédit patronné par FONDECYT, dont le projet a pour titre: « Narración: ficción, Historia y moral. Inlujo recíproco de lo ficticio y lo histórico en lo narrativo ».



C'est ce dont ont tenu compte le Père CORERA dans la *Vie* de saint Vincent et d'une manière particulière Jean CALVET en écrivant les *Vies* de saint Vincent et de sainte Louise, littérairement impeccables.

## La recherche dans l'histoire thématique

Bien qu'il ait déjà été question, dans ce colloque, de la méthodologie en histoire et des archives auxquelles recourir obligatoirement, je rappelle que pour l'histoire thématique, il n'y a rien de tel que de fixer concrètement le thème, de déterminer le cas échéant le lieu géographique où il se déroule et de fixer le temps et ses dates : depuis et jusqu'à quand on a l'intention d'embrasser la matière à étudier. Ce qui peut exiger de connaître et d'identifier les différentes catégories d'archives desquelles l'historien doit disposer : pour l'époque vincentienne, les archives civiles de Paris, celles de la Maison Mère et celles d'autres Congrégations religieuses, par exemple, celles des Visitandines, qui doivent sûrement recéler quelques conférences, parmi toutes celles que leur donna leur supérieur Vincent de PAUL, ainsi que de nombreux documents relatifs au supérieur lui-même. Pour d'autres époques la perspicacité nous dira dans quelles archives ou documents nous devons rechercher, pour mieux découvrir, connaître et poser la corrélation entre les divers thèmes de la recherche historique et le patrimoine documentaire. N'oubliez pas que des documents intéressants ont été découverts dans des archives presque inconnues. J'ajoute seulement que c'est la méthodologie qui définit un historien et qui différencie la bonne histoire de la mauvaise.

Malgré tout, je vais m'attarder sur quelques points. Premièrement, une fois choisi le thème et établis les faits tels que nous les découvrons dans les documents, il faut les interpréter, en les mettant en relation les uns avec les autres, en analysant les causes et les effets, en sélectionnant ceux qui nous paraissent plus importants pour mener à bon terme le thème choisi. C'est-à-dire pour trouver la vérité. Mais dans l'histoire par thèmes, on ne s'intéresse pas tant à la vérité objective qu'à la vérité découverte par l'historien. La vérité *objective* est le fait historique tel qu'il est arrivé et tel qu'il est consigné dans une donnée historique (document, source). Pour cela, il ne peut être altéré ni modifié. En revanche, la vérité *subjective* réside dans la manière dont l'historien capte ce fait consigné dans les sources et dont il l'explique et le raconte. Cette relation entre donnée et fait interprété tend à être oubliée par les historiens du courant *methodique* et par leurs disciples contemporains. La vérité objective des événements peut être définie, alors que la

vérité découverte par l'historien qui interprète les faits peut être soutenue ou réfutée.

Je donne quelques exemples : que saint Vincent de PAUL, à l'intérieur de la culture et la civilisation françaises du XVII<sup>e</sup> siècle, ait développé d'une manière concrète la *vocation* propre qui le conduisit à fonder les charités, la Congrégation de la Mission et, avec sainte Louise de MARILLAC, les Filles de la Charité, voilà des vérités objectives. Mais que l'historien qui a choisi comme thème « saint Vincent fondateur » interprète les faits et en conclue que saint Vincent fut un génie ou un bon imitateur de ce qui existait déjà, qu'il fut un homme engagé dans le travail social ou simplement un saint évangélique, voilà une vérité découverte par le chercheur. Autre exemple, qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, les Lazaristes aient dirigé en France un certain nombre de séminaires, voilà une vérité objective, mais qu'ils les aient bien, moyennement ou mal dirigés, et que cela ait valu la peine ou non, qu'en soient sortis des prêtres éminents, etc., voilà une vérité découverte par l'historien. C'est-à-dire que l'historien découvre la *manière* dont saint Vincent *habita le monde avec son signifié et son signifiant*, nous livrant un enseignement pour le présent et pour le futur.

L'histoire totale, bien qu'elle soit aussi imprégnée de vérité subjective, nous apporte généralement la vérité objective, tandis que l'histoire par thèmes, bien qu'elle doive toujours refléter la vérité objective, est généralement imprégnée de vérité découverte par l'historien à travers trois aspects de méthodologie qui me semblent importants pour toute recherche autour d'un thème historique. Je veux parler de l'hypothèse, de la construction d'un modèle et de la comparaison.

### *L'hypothèse historique*

Le Père OLABUENAGA a déjà expliqué avec clarté la notion d'hypothèse et ses qualités. J'ajoute seulement que l'hypothèse est une manière logique qu'a l'historien d'explorer le thème qu'il se propose. Lorsque quelqu'un se propose d'explorer un thème, avec l'appui des méthodologies de l'interprétation, de l'information disponible et des éléments communs à d'autres événements similaires, s'il y en a, il tire les conclusions et les réponses possibles aux questions de la recherche ; il le fait en émettant une hypothèse qui considère la vraie conclusion à partir de la sélection du thème et de l'organisation faite en fonction d'un plan, pour enfin se consacrer à la tâche de recueillir des preuves et données, ce qui lui permettra de vérifier la viabilité des hypothèses ou de les réfuter. Par exemple, en 2006, on m'a demandé un travail pour la semaine vincentienne de Salamanque sur le thème

« La sainteté chez saint Vincent de PAUL »<sup>21</sup>. J'ai alors émis une hypothèse : « La sainteté de saint Vincent ne fut pas le fruit d'une conversion au sens d'une rupture mais plutôt l'évolution naturelle de sa piété juvénile ». Et le travail du chercheur commença par le démontrer. À la fin de la recherche, j'aurais pu arriver à deux conclusions : la sainteté de saint Vincent de PAUL a commencé par la conversion d'une vie de péché à une vie de sainteté. Il y eut une rupture. J'aurais dès lors dû écarter ma première hypothèse et accepter, comme une nouvelle hypothèse, la conversion. Mais, au cours de la recherche, j'ai pensé que je disposais d'assez d'arguments pour prouver que sa sainteté fut un fruit de l'évolution de sa piété juvénile. Et ce qui au départ n'était qu'une hypothèse s'est converti en une étude et en une conclusion qui me paraissaient sérieuses et vraies.

Combien de thèmes en forme d'hypothèses peuvent être réalisés encore aujourd'hui, par exemple sur la nuit mystique par laquelle passa saint Vincent entre 1613 et 1617, sur sa consécration aux pauvres avant Châtillon, sur la découverte qu'il fit pendant qu'il était esclave à Tunis ou durant la nuit à laquelle la charité l'obligeait personnellement, sur l'idée qu'il eut à Châtillon de ce que la charité, pour être effective, doit se réaliser en équipe, etc. En tout état de cause, il faut que l'hypothèse soit vérifiable. Il peut s'agir d'une hypothèse particulière, qui puisse s'appliquer à un certain nombre de cas, ou universelle, qui puisse s'appliquer à tous les cas. N'a pas droit de citer ici une hypothèse singulière, c'est-à-dire qui ne serve que pour un cas sans pouvoir se généraliser plus ou moins. Toutefois, il est des hypothèses singulières qui par leurs répercussions se convertissent en particulières. Par exemple, dans la vie que j'ai écrite de sainte Louise, j'ai émis l'hypothèse que Louis de MARILLAC n'était pas son père et que sainte Louise était la fille de parents inconnus, bien que l'un d'eux fût un ou une MARILLAC<sup>22</sup>. C'était une hypothèse singulière, qui s'est convertie en hypothèse particulière par la répercussion qu'eut cette réalité dans sa vie de jeune, d'épouse, de veuve et dans les relations avec son fils Michel, tout comme elle expliquait sa rencontre avec saint Vincent, la fondation des Filles de la Charité et l'infinité de réactions et conséquences sur son supérieur général à la tête de la Compagnie. Mais elle était aussi applicable à de nombreuses femmes, toujours de la noblesse, qui n'avaient pas même été reconnues comme filles bâtarde par leurs géniteurs.

---

<sup>21</sup> BENITO MARTÍNEZ BETANZOS, C.M., « La santidad en san Vincent de Paúl », dans *Urgencias pastorales de la Familia Vincentiana. XXXII Semana de Estudios Vincentians*, Salamancaque, CEME, 2007, p. 19.

<sup>22</sup> BENITO MARTÍNEZ BETANZOS, C.M., *Empeñada en un paraíso para los pobres*, Salamancaque, CEME, 1995, pp. 11-17.

« Il appartient au chercheur de se procurer l'information nécessaire à questionner ou à vérifier ses hypothèses ; et comme il n'a pas vécu ce qu'il étudie, et qu'il peut être influencé par les faits qu'il explore, il doit souvent dépendre de la déduction et de l'analyse logique, en utilisant l'expérience enregistrée par les autres, plus que l'observation directe. Pour assurer la plus grande exactitude possible de cette information, il doit se baser sur des données « de première main »<sup>23</sup>.

### *Construire un modèle*

Il existe une autre méthode semblable à celle de l'hypothèse, qui facilite de beaucoup la manière de développer un thème ; c'est la méthode appelée « construire un modèle » et qu'on emploie quand on choisit pour thème une structure, un système ou une spiritualité, par exemple de la Congrégation, de la Compagnie ou de n'importe quelle branche de la Famille Vincentienne. Voici de nouveau des exemples qui parleront mieux que mon exposé : nous savons qu'au XIX<sup>e</sup> siècle et au cours de la première moitié du XX<sup>e</sup>, on admirait de manière exagérée l'état religieux et que, à cause de cela, la Congrégation s'est assimilée peu à peu aux religieux en de nombreux points, non seulement de sa vie mais aussi de ses structures. Cette méthode consiste à s'imaginer ce qui se serait passé si la Congrégation s'était maintenue ferme dans sa vie, dans les structures primitives et dans sa nature séculière. Pour répondre à la question et étudier le thème, on construit un modèle et on confronte les résultats jusqu'à en tirer des conclusions valides pour les temps présents et projetables dans le futur<sup>24</sup>. La même méthode peut également s'appliquer lorsqu'on veut étudier le thème des exclus au XVII<sup>e</sup> siècle ou à d'autres époques<sup>25</sup> : paysans, femmes, enfants trouvés, esclaves, juifs, brigands, vagabonds, etc. Le modèle de ce qui devrait être et de ce qui fut, voilà qui peut aider à mieux cerner la société de n'importe quelle époque.

---

<sup>23</sup> Voyez TEVNI GRAJALES GUERRA, *Conceptos Básicos para la Investigación Social* (Publicacions de l'Universitat de Montemorelos), México, Nuevo León, 1996. Chap. 5<sup>o</sup> : Las hipótesis de la investigación.

<sup>24</sup> ALICIA ALTED VIGIL - JUAN A. SÁNCHEZ BELÉN, *Métodos y formas de investigación en historia moderna y contemporánea*, Madrid, éd. Universitaires Ramón Areces, 2005, pp. 14-16.

<sup>25</sup> BENITO MARTÍNEZ BETANZOS, C.M., « Los excluidos en tiempos de san Vincent », dans *La exclusión social*. XXII Semana de Estudios Vincentiens, Salamancaque, CEME, 2004, p. 17 ss.

### *La comparaison*

Le fait que l'histoire thématique s'intéresse à des affaires qui sont arrivées dans un temps, dans un lieu et à des groupes de personnes, fomenté, sans doute, la comparaison. Il en va de comparer entre eux des événements de divers pays et institutions ou de diverses époques. Un chercheur vincentien peut choisir comme thème des faits concrets de l'histoire de la Congrégation, des filles ou des dames de la Charité, des lazaristes ou des thèmes en relation avec leur ministère dans les séminaires et parmi les pauvres, et peut-être a-t-il alors besoin d'analyser ces mêmes thèmes selon la politique et l'économie ou d'examiner des faits et phénomènes similaires survenus en d'autres lieux ou en d'autres temps. Et il se voit dans la nécessité, pour éclairer, enrichir, compléter et mieux comprendre le thème, de comparer avec d'autres personnages de son époque ou avec les activités d'autres Congrégations et même avec les agissements et entreprises des gouvernements ou des particuliers, qui peuvent avoir une autre religion ou aucune. Quelle lumière cela ne peut-il pas nous donner que de comparer le développement des missions que donnaient saint Vincent et ses missionnaires — ou à d'autres époques — avec celui rencontré hier ou aujourd'hui chez les oratoriens, les jésuites et les capucins ; quelles similitudes ou quelles différences y avait-il dans les perspectives diffusées dans les séminaires des lazaristes et dans ceux des oratoriens ?<sup>26</sup>.

Le nom moderne de cet aspect de l'histoire thématique est *histoire comparée*. Cette forme de l'histoire cherche à éclairer et à mieux comprendre un thème, en comparant entre eux les faits et les témoins qui appartiennent à des cultures ou des langues égales, diverses ou similaires, dans le but de les mieux comprendre.

Toutefois, il faut faire preuve d'une attention particulière en comparant des situations et des personnes d'époques différentes, en analysant toujours et en comprenant les différences de sens dans les chiffres, dans les paroles et dans les niveaux et les modes de vie qu'apportent toujours les changements de temps. L'historien Roger CHARTIER dit : « *Il existe toujours un grand danger lorsque les historiens prétendent interpréter le présent à partir de comparaisons avec des situations passées. Chaque configuration historique a des traits spécifiques, qui empêchent une analogie immédiate avec les temps contempo-*

---

<sup>26</sup> C'est ce que fait F. LEBRUN dans « La pastorale des conversions intérieures : l'exemple des lazaristes en Haute-Bretagne au XVII<sup>e</sup> siècle », dans *La conversion au XVII<sup>e</sup> siècle. Actes du XII<sup>e</sup> Colloque de Marseille (janvier 1982)*, CMR n° 17, 1983, p. 250.

rains »<sup>27</sup>. Quant à Julio AROSTEGUI, il met en garde contre les risques de tomber dans les anachronismes quand on compare des sociétés, des institutions, des événements ou des personnes, séparées dans l'espace et dans le temps, mais il affirme que « les avantages de l'historiographie actuelle sont très supérieurs aux risques et offrent le grand progrès voulant que, malgré les dangers, l'histoire comparative est la meilleure façon de comprendre les processus de 'mondialisation' et autres caractéristiques des sociétés contemporaines »<sup>28</sup>.

Nous sommes tombés dans l'anachronisme en analysant la vocation sacerdotale du jeune Vincent et l'ambition familiale pour s'élever dans l'échelle sociale, en le considérant comme un jeune prêtre dépourvu d'intérêt pour la cure des âmes et seulement à la recherche d'argent pour vivre à son aise dans son village natal, ou dépourvu d'intérêt pour la sainteté dans les premiers temps, jusqu'à inventer une conversion qui eût marqué la rupture par rapport à sa vie antérieure. L'anachronisme consiste à regarder la vocation sacerdotale, la cure des âmes et la sainteté avec la mentalité que nous avons aujourd'hui ou avec celle que le saint eut après la réforme du sacerdoce en France<sup>29</sup>. Or, c'est seulement dans la mesure où l'on tient compte de la différence de mentalités dans les divers temps et lieux, qu'on peut tirer des conclusions générales qui valent pour le présent.

Pour que l'histoire thématique puisse comparer entre elles des personnes ou des phénomènes historiques — je le répète —, elle doit le faire à l'intérieur de l'histoire générale, en la considérant comme un tout, qui, en comparant des thèmes d'époques, de lieux ou d'institutions différents, nous inculquera une expérience sur ce que fut et ce qu'est notre histoire. D'autres exemples : nous comprenons bien mieux la sécularité de la Congrégation si nous la comparons avec celle des prêtres diocésains, des Oratoriens, des Jésuites ou d'autres religieux. Pour comprendre les Filles de la Charité, il est plus nécessaire encore de les comparer avec les confréries de séculiers et avec les religieuses, en particulier avec les Visitandines, les Ursulines et les Filles de Mary WARD<sup>30</sup>. Saint Vincent lui-même, lorsqu'il veut éclairer la nature et la manière de l'esprit vincentien, compare ce dernier avec

---

<sup>27</sup> CIENCIA HOY, *Revista de Divulgación científica y Tecnológica de...*, Interview de Roger Chartier, vol. VI, n° 31 (Septembre-Octobre 1995).

<sup>28</sup> JULIO AROSTEGUI, *La investigación histórica: teoría y método*, Barcelona, éd. Crítica, Plaza edición, 1995, pp. 310-13.

<sup>29</sup> Je crois avoir éclairé cet anachronisme dans la conférence que j'ai donnée à Salamanque en août 2006 : BENITO MARTÍNEZ BETANZOS, C.M., "La santidad en san Vincent de Paúl", dans *Urgencias pastorales de la Familia Vincencienne*, Salamanque, CEME, 2007, pp. 15-54.

<sup>30</sup> BENITO MARTÍNEZ BETANZOS, C.M., *Empeñada en un paraíso para los pobres*, Salamanque, CEME, 1995, p. 83 s.

celui des Chartreux, des Jésuites et des Capucins. Ainsi donc, la comparaison nous aide à connaître comment furent et comment sont encore notre charisme, nos vœux, notre évangélisation des pauvres, etc., dans le passé et dans le présent, en relation avec les changements constants et inévitables des temps. La recherche et l'étude des thèmes nous conduisent à une évolution et à une créativité qui facilitent notre mission dans la société moderne sans rompre l'essence de nos origines et de notre passé, ni notre tradition et notre charisme. Par exemple, les Règles primitives que nous donna saint Vincent donnaient comme fin secondaire « évangéliser les pauvres, surtout ceux de la campagne » [maxime ruricolis] et les Constitutions de 1983 l'ont modifié par « évangéliser les pauvres, surtout les plus abandonnés » [præcipue vero magis derelictis]<sup>31</sup>. Cela vaut-il pour aujourd'hui ? Et pour le futur ?

Certaines questions sont pressantes. Les jeunes chercheurs vinciens en histoire comprendront-ils les ressemblances et les différences entre les époques, les nations, les régions et les diverses institutions de l'Église, pour savoir donner des réponses appropriées aux profonds problèmes des pauvres d'aujourd'hui et aux problèmes de la Congrégation qui ne nous inquiètent plus aujourd'hui ? Sauront-ils mettre en relation les analyses thématiques et les comparaisons formulées avec les contextes dans lesquels apparurent les événements concernés, dans lesquels ils se sont déroulés et dans lesquels nous vivons aujourd'hui ?

En résumant tout ce qui précède, je dirais que, dans l'étude d'un thème de l'histoire vinciennne, la comparaison historique établit des événements et des phénomènes d'un lieu et d'une époque, et les présente toujours dans l'intention de reconstruire la réalité passée depuis des perspectives présentes, qui, à leur tour, sont en relation avec des expectatives de futur. Sans tomber toutefois dans la tentation d'écrire une histoire systématique, c'est-à-dire d'élaborer un système rationnel dans le présent et de l'appliquer sans discrimination aux sociétés du passé, vaille que vaille. Ce serait forcer l'histoire ou tomber dans l'anachronisme. Ce que je veux dire, c'est qu'en histoire thématique, la comparaison sort son épingle du jeu dans la mesure où elle analyse dans un contexte les thèmes qui ont été objets d'étude, en tenant compte, d'un côté, des processus de changement, et de l'autre, des relations et influences qui peuvent avoir existé entre les différentes institutions religieuses, leurs charismes et ministères,

---

<sup>31</sup> Cf. BENITO MARTÍNEZ BETANZOS, C.M., « Motivaciones sociales en la fundación de la Congregación de la Misión », dans *Vincent de Paül, pervivencia de un fundador*, Salamanque, CEME, 1972, pp. 17-30.

ainsi qu'entre les différentes classes sociales, cultures, civilisations, régions et même nations.

Il est des occasions où l'histoire comparée est celle qui fixe et donne son unité au thème choisi. Et puis, sans comparaisons, il n'y aurait pas de thèmes concrets à étudier. Par exemple, l'historien français Barthélemy BENNASSAR vient de publier un livre sur 120 reines et princesses dans les cours européennes, depuis les dernières années du XV<sup>e</sup> siècle jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>32</sup>. L'hypothèse peut se résumer à l'idée selon laquelle la soif de pouvoir conduisait les rois à marier les princesses dès l'adolescence, afin de faire des alliances [stratégiques] ou d'obtenir des avantages, et les princes cherchaient par ces mariages à avoir des héritiers qui continueraient les dynasties. Mais ce dessein conduisit au dénouement suivant : plus de la moitié des 120 princesses moururent avant 30 ans, nombre d'entre elles épuisées d'avoir autant donné le jour. Autre conclusion : la plupart d'entre elles vécurent malheureuses en amour et dans la vie sociale, qui demeurent oubliées pour n'avoir pas exercé le pouvoir, à part celles qui, une fois veuves, se convertirent en régentes, comme Marie de MÉDICIS et Anne d'AUTRICHE. Il est facile de comprendre que, sans l'histoire comparée, ce thème n'aurait pas pu être développé.

### *L'histoire comme science et la comparaison*

Selon KOCKA, la comparaison historique peut mettre l'accent soit sur le contraste, en aidant à « comprendre les différences et [à] connaître plus exactement les cas individuels inclus dans la comparaison », soit sur la généralisation, en aidant à « étudier les coïncidences et, pour autant, [à] comprendre et [à] systématiser les relations générales »<sup>33</sup>, car, pour beaucoup d'historiens, l'histoire n'est science que dans la mesure où elle permet de tirer des conclusions générales. Autrement dit, comme l'expose AROSTEGUI, c'est seulement la comparaison des époques et des sociétés qui évitera à nos recherches d'être désincarnées et étrangères à la vie car alors les phénomènes et les faits qui sont *singuliers* en eux-mêmes pourront toujours recevoir une application *générale* qui serve pour le présent et ouvre des chemins d'espérance pour le futur. C'est-à-dire qu'en appliquant au présent la comparaison dans l'histoire thématique, on peut répondre à la contradiction la plus flagrante de l'histoire, qui veut que nous étu-

---

<sup>32</sup> BARTOLOMÉ BENNASSAR, *Reinas y princesas del Renacimiento a la Ilustración: el lecho, el poder y la muerte*, Barcelone, Paidós, 2007.

<sup>33</sup> JÜRGEN KOCKA, *Histoire social y conciencia histórica*, Madrid, Marcial Pons, 2002, pp. 43-63.



diions des faits humains, concrets, individuels et singuliers pour trouver des formules générales et universelles qui nous servent pour le présent et le futur, car c'est seulement ainsi que l'histoire sera une science.

C'est le fameux débat des sciences entre le singulier et l'universel. Dans ce débat, LE GOFF<sup>34</sup> note l'importance de la méthode comparative en histoire : « Le caractère scientifique de l'histoire réside autant dans la mise en valeur des différences que dans celle des similitudes » et signale que les études monographiques, singulières et limitées dans l'espace et dans le temps sont valides si elles posent un problème général et universel. Dans ce cas, la comparaison aide à construire le présent et à programmer le futur, en même temps qu'elle nous apprend à réfléchir sur ce qu'est et ce que renferme la recherche historique.

Pour LE GOFF certes, mais aussi pour d'autres historiens, la contradiction entre le singulier et l'universel en histoire se résout au moyen de la comparaison ; ils disent que l'histoire peut être une science, mais du domaine des *sciences sociales* en tant que purement *empiriques*, en marge du domaine de l'éthique ou de la morale des *actes humains* et de la *liberté*. Et ils déclarent que la comparaison est le moyen par lequel les phénomènes historiques peuvent être démontrés de manière empirique.

D'autres auteurs — par exemple Lucien FEBVRE et les héritiers actuels du courant de la *Nouvelle histoire* — ont cru que l'histoire, en dépit de cette contradiction, pouvait être considérée comme une science, selon la notion « postmoderne » de science (*ensemble de problèmes et d'hypothèses*), non sans une certaine ambiguïté que la comparaison résout d'une manière empirique.

L'historien espagnol LUÍS SUÁREZ FERNÁNDEZ a proposé qu'à partir de certains éléments, il était bel et bien possible de considérer l'*histoire* comme un savoir scientifique ; pour lui, la connaissance historique « *est scientifique car elle est vouée à découvrir ce qui lui était préalablement inconnu : les témoignages dont elle se sert sont le plus souvent des documents écrits mais elle se sert aussi de bien d'autres témoignages de genres très différents comme [...] les traces culturelles dans leur variété quasi illimitée. Toutes les questions sont posées dans un temps présent auquel les réponses doivent s'adapter* »<sup>35</sup>. La méthode comparative de l'histoire par thèmes, cela ne fait aucun doute, répond mieux aux questions qu'à occasionné le choix du thème.

<sup>34</sup> JACQUES LE GOFF, *Penser la Historia. Modernidad, presente, progreso*, Barcelone, Paidós, 1991, p. 46.

<sup>35</sup> *Corrientes del pensamiento histórico*, Pampelune, EUNSA, 1996, p. 19.

D'où la possibilité entrevue par Henri-Irénée MARROU de justifier le caractère scientifique de l'histoire, non pas au sens propre, mais plutôt en tant qu'elle emploie une *méthodologie scientifique*, car l'historien *s'approche* de son objet formel, non pas d'une manière *commune* ou *ordinaire* mais d'une manière *rigoureuse* et « *technique* », comme par exemple la comparaison.

### Sélection de thèmes et comparaisons

Les perspectives que nous donnons aux thèmes devraient être pensées de manière à ce qu'elles facilitent une meilleure compréhension des processus, tant du changement que de la continuité dans le temps, de l'esprit, de la vie, du charisme et de la mission vincentiens, car elles établissent, pour nous autres vincentiens, l'évolution de matières déterminées depuis le XVII<sup>e</sup> siècle au moins jusqu'au présent, et la possibilité de les projeter dans le futur. Ainsi donc, il convient que nos comparaisons tentent d'identifier les caractéristiques communes ou les contrastes rencontrés au travers de l'étude des thèmes et qu'elles nous procurent quelques références simples qui nous aident à résoudre les difficultés inhérentes à la perspective que nous donnons aux thèmes.

Voilà pourquoi l'un des principaux problèmes dans l'histoire thématique est celui de la sélection des thèmes. Il n'existe pas de critères communs aux différentes propositions. Ce qui ne semble pas adéquat, c'est de choisir un thème parce que l'envie de briller nous démange. Bien qu'il y ait des thèmes de notre histoire qui semblent sentir la démangeaison de l'érudition, il n'en est pas ainsi. Ce sont des thèmes qui peuvent surgir comme réponses à quelques questions qui nous préoccupent, pour mieux comprendre la nature de notre histoire. Par exemple, quelle influence a eu sur l'expansion et l'approbation de la Compagnie des Filles de la Charité, son origine parisienne et non provinciale ? Et sa proximité avec la noblesse et la cour à travers ses fondateurs et les dames de la Charité ? La mort d'un personnage national comme le fut saint Vincent s'est-elle répercutée sur la fermeté de la Congrégation, laissant en elle un vide difficile à combler jusqu'à l'arrivée du Père ÉTIENNE ? Quel rôle Saint-Lazare, avec ses terres et ses biens, a-t-il joué par rapport aux structures de la Congrégation, tant du vivant du saint qu'après sa mort ?

Je pense que le critère qui devrait déterminer la sélection des thèmes est presque toujours *leur nécessité, leur importance et leur impact* sur le présent. (Bien que cet aparté ait déjà été exposé plus amplement, je voudrais à mon tour le rappeler pour compléter l'exposé). La *nécessité* répond à l'ancien principe voulant que *les nécessités du présent nous indiquent quel passé nous voulons examiner*

pour comprendre et trouver des voies pour résoudre des problèmes actuels ou pour que le thème choisi se convertisse en un modèle qui illumine notre chemin, sans en faire des consignes manipulées pour défendre une idéologie ou une posture. *L'importance*, et non la mode, se mesure aussi bien à la possibilité de fournir un thème à une assemblée qu'à la reconnaissance d'une valeur scientifique à un aspect quelconque de notre nature, de notre esprit ou de notre charisme. Finalement, *l'impact* sur un problème qui nous préoccupe, comme peuvent l'être les missions populaires, la famille vincentienne ou la collaboration avec les laïcs dans la problématique sociale actuelle. Toutefois, pour nous qui sommes ici réunis, j'ajouterai un critère très important : celui de la *viabilité* ; il s'agit de vérifier si les documents que je dois trouver, les pays et les lieux où je devrai voyager et la langue que je dois connaître sont en consonance avec les moyens économiques dont je dispose, les autorisations que je dois obtenir, le temps dont je dispose et la capacité de comprendre la langue des documents et de la bibliographie dont j'ai besoin.

Dit de manière familière, il faut que le thème réponde à un problème théorique ou pratique que nous ayons besoin de résoudre — comme par exemple la pastorale vocationnelle —, que l'étude scientifique puisse apporter un nouvel éclairage à la résolution du problème qui a aussi pu exister en d'autres temps ou lieux, et qu'il existe des possibilités et des moyens matériels pour se lancer dans la recherche. En clair, il s'agit de répondre à trois questions bien connues : Sur quoi est-ce que je veux faire porter la recherche ? Pourquoi ? Et de quels moyens est-ce que je dispose ? Pour se faire, je me répète, il convient non seulement de vérifier tout ce qui a déjà été écrit sur le thème, avec quelle profondeur il fut étudié et quelles réponses y ont donné d'autres chercheurs, mais aussi de délimiter le thème dans le temps et dans l'espace ou dans un lieu. C'est seulement après ces préalables que nous pourrons émettre les hypothèses d'où nous nous lancerons dans l'étude du thème sélectionné.

On rencontrera la même difficulté en choisissant les contenus et les termes que nous voulons comparer car, en comparant entre eux certains aspects d'un thème et non pas d'autres, on peut changer le cap que nous devrions maintenir fermement dans notre recherche et en rester à une étude statique de connaissances et de contrastes, plutôt que de mettre l'accent sur l'évolution et la progression. Autrement dit, si l'intérêt pour le choix du thème à étudier dépend de l'importance des applications que nous voulons en tirer pour le présent et pour le futur, alors l'importance des comparaisons que nous ferons dépend de la question que nous formulerons selon les objectifs que nous prétendons atteindre dans l'étude du thème. Pour cela, mieux

vaut tenir compte des intérêts et des problèmes non seulement des vincentiens mais aussi des gens parmi lesquels nous vivons.

C'est pourquoi le choix de thèmes et de comparaisons est l'une des étapes les plus importantes et les plus difficiles dans l'histoire thématique; il conditionne ses résultats et exige préalablement des réflexions théoriques et pratiques de caractère fondamental. Pour cela même, je voudrais ici recommander ce que conseille Pierre VILAR: il convient de choisir un thème très concret, dans un espace géographique bien défini et homogène, d'opérer une coupure dans le temps, depuis telle année à telle autre, et d'établir un cadre institutionnel clair et bien solide<sup>36</sup>.

Permettez-moi maintenant de proposer à mon tour une série de comparaisons pour tenter d'éclairer mon propos: spiritualité propre comparée à d'autres spiritualités, évangélisation des pauvres en général comparée à celles d'autres Congrégations, à l'évangélisation ecclésiale, séculière ou laïque; personnalité et influence des fondateurs et des Supérieurs généraux ou Visiteurs comparées à celles d'autres temps ou aux diverses situations sociales, nationales ou régionales; créativité et influence des assemblées communautaires, provinciales et générales antérieures comparées à la créativité et à l'influence de nos dernières assemblées ou aux assemblées d'autres Congrégations; cultures et monde religieux dans lesquels évangélisèrent nos prédécesseurs comparés à ceux dans lesquels nous évangélisons aujourd'hui.

### *L'être humain en relation, acteur de l'histoire*

N'oubliez pas, cependant, que l'histoire thématique compare non seulement des structures et des processus mais aussi des expériences et des lignes d'action des hommes, parce que, en somme, les acteurs de l'histoire sont les hommes avec leur psychologie personnelle et leurs circonstances. Mais ce qui nous enchante habituellement, ce sont davantage les thèmes structuraux, institutionnels ou théoriques, comme par exemple la sécularité, le charisme, l'esprit, nos vœux ou la communauté en théorie. Je répète ce que j'ai dit dans l'allocution précédente: *ce qui nous intéresse [dans l'histoire], c'est nous les hommes qui la vivons et la manière dont nous la vivons.*

Ce sont les relations des confrères qui ont façonné notre histoire et l'ont consignée dans les documents. Étudier l'histoire du climat en France n'équivaut pas étudier l'histoire des Français en fonction du

---

<sup>36</sup> PIERRE VILAR, *Crecimiento y desarrollo*, Barcelone, Ariel, 1976, pp. 36-37.

*changement du climat*. Et, si nous appliquons ces idées aux études vincentiennes, cela nous amène à prendre en compte, dans certains thèmes et certaines comparaisons, les Lazaristes qui vécurent, par exemple, les influences de la vie religieuse dans nos coutumes durant les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, à cause de l'exaltation, à cette époque, de l'état de perfection des religieux, ou bien lorsque nous nous défendons de prononcer des vœux religieux; et aussi les pauvres qui ont souffert ou qui souffrent, lorsque nous comparons les niveaux de pauvreté du paysan et les vagabonds du XVII<sup>e</sup> siècle avec ceux d'aujourd'hui. Aujourd'hui, nous bénéficions du fait que la rencontre avec les sciences sociales et les humanités a aplani le chemin et illuminé la sélection de thèmes dans le champ de l'histoire des pauvres.

C'est un point dont nous autres vincentiens devons tenir compte lorsque nous jugeons la moralité des faits institutionnels, car plus un thème est individuel ou concret, plus il renferme de moralité; une moralité qui peut être anachronique. Il est certain que l'historien, plus encore s'il est croyant, ne peut éviter de porter un jugement moral sur des situations institutionnelles et sociales qui surgissent des thèmes choisis, comme par exemple l'esclavage, la raison d'État de RICHELIEU, les galériens, certaines lois, etc. Mais, à travers tout cela, existe pour beaucoup de vincentiens — d'autre part bons penseurs —, le danger d'émettre tant de jugements moraux qu'ils paraissent plus moralistes qu'historiens<sup>37</sup>.

Je me suis attardé sur cet aspect de la comparaison dans l'histoire thématique, parce que, pour beaucoup et spécialement pour les vincentiens, le travail de l'historien consiste à établir les faits et à les interpréter dans la perspective non seulement du temps passé mais aussi du présent et du futur. C'est ce à quoi nous aide la comparaison des faits avec ceux d'autres lieux et d'autres époques. Sans oublier que le chercheur doit employer objectivement deux ressorts: premièrement, un jugement objectif pour mieux analyser, comparer et évaluer, et du coup pour pouvoir donner une interprétation plausible, resituant dans le temps réel le thème de sa recherche, et, deuxièmement, ce qu'il a l'intention d'en tirer pour le présent et le futur. Car il faut tenir compte du fait que, comme histoire vraie, l'histoire thématique aussi doit essayer de donner sens au présent, en s'efforçant de construire un dialogue avec le passé qui soit utile pour la préparation du futur qui advient déjà pour les institutions vincentiennes et leurs membres.

---

<sup>37</sup> EDWARD H. CARR, *¿Qué es la Historia?*, Barcelone, Ariel, 2003, pp. 153-165.

## La psychologie du chercheur

Il est vrai qu'un bon historien, un historien qui ne veut pas en rester à la simple érudition, doit avoir une vision mûre sur la réalité sociale et culturelle de l'époque dans laquelle nous vivons et être inculturé dans cette époque pour choisir des thèmes qui répondent aux problèmes actuels. Voilà pourquoi le chercheur vincentien doit aimer sa vocation, la Congrégation, son ministère ; il doit se laisser toucher par les problèmes qui nous concernent et se préoccuper de les résoudre pour le présent, afin d'ouvrir des chemins nouveaux et prophétiques pour le futur ; faute de quoi, il s'agirait d'études spéculatives de pure érudition ou curiosité dont le contenu n'intéresse personne et n'apporte rien à la famille vincentienne pour sa vie et son ministère dans la société d'aujourd'hui.

Mais il est aussi vrai — comme vous l'avez déjà entendu d'autres intervenants — qu'on attend d'un chercheur qu'il soit honnête et qu'il ait du sens commun pour ne rien ajouter ni enlever à la vérité qu'il découvre dans les documents ; il doit être objectif des points de vue critique, scientifique et humain. Du point de vue critique en ne falsifiant pas le sens de la documentation, du point de vue scientifique en faisant usage d'une méthodologie historique, et du point de vue humain parce que l'objectivité requise n'est pas celle d'un naturaliste, d'un physicien ou d'un biologiste, mais plutôt celle d'un homme chercheur qui interprète des documents où ont été consignés des actes humains et la vie d'autres hommes qui agissent librement et, qu'il le veuille ou non, il lui est impossible de se défaire de sa mentalité et de ses sentiments, lorsqu'il choisit et considère les thèmes, et de sa psychologie, lorsqu'il les interprète, car, comme tout homme, l'historien non plus ne peut se défaire des circonstances qui construisent sa personnalité, comme le disait ORTEGA et GASSET<sup>38</sup>. Le chercheur est fils d'un lieu et d'un temps concrets, et il interroge le passé en fonction de ses préoccupations actuelles. Le bon historien doit faire usage, certes de l'entendement, mais aussi du sentiment — il n'est pas un naturaliste — car il lui faut se connecter avec les expériences humaines mises par écrit dans les documents. Ainsi donc, il doit utiliser l'imagination et même la fantaisie afin de recréer et de revivre le passé intérieurement. La recherche n'en sera que plus intense et l'exposition des faits plus amène.

L'idéal classique d'objectivité est inaccessible. Honnêteté ne veut pas dire impartialité. Il ne s'agit pas non plus de tout peindre en une seule et jolie couleur grise mais plutôt tout en couleurs, bien qu'il

---

<sup>38</sup> JOSÉ ORTEGA Y GASSET, *Meditaciones del Quijote. Obras completas*, t. I, Revista de Occidente, Madrid, 1957, p. 322.

faillie parfois y mettre du noir. Plus encore, le chercheur a besoin de se connecter avec les expériences humaines que transmettent les documents et autres témoignages. Avec ces expériences humaines, il veut mesurer et cataloguer une époque qui peut apporter des valeurs relatives pour notre présent et pour notre futur. Ce qui ne veut pas dire que nous soyons déjà porteurs — avant d'étudier les documents — d'idées préconçues et de conclusions définitives et que nous voulions les démontrer au moyen de l'histoire du passé, en tenant de projeter le présent dans le passé. En revanche, il a besoin de construire des hypothèses raisonnables et fondées, qui ouvrent le présent et rapprochent du futur. L'historien ne peut nier qu'autre est l'histoire *vécue* par des hommes, produit d'une situation, et autre est l'histoire que lui *construit* et écrit en interprétant ces faits vécus à une autre époque. Car s'il n'est pas impartial et choisit les thèmes selon sa sympathie, ses goûts et ses intentions, alors il ne le sera pas non plus dans la sélection des documents et dans leur interprétation. Peut-être l'objectivité nécessaire à l'historien revient-elle, comme vous l'avez écouté à propos de la méthodologie historique, à l'honnêteté dans les méthodes employées.

C'est-à-dire qu'il doit savoir distinguer la liberté des hommes du déterminisme, les événements individuels et ceux de la société; il doit savoir quand des faits sont les fruits du hasard et quand des faits sont la cause d'autres faits. L'historien n'est pas un analyste qui signale qu'une chose en engendre une autre mais un scientifique qui propose un chemin par lequel un événement mène à d'autres. Mais, surtout, il doit savoir distinguer entre l'objectivité des faits passés et la subjectivité de l'interprétation de l'historien. Ce qui veut dire que, même s'il lui est impossible d'atteindre l'objectivité absolue, il doit essayer d'y tendre le plus possible, dans les limites de la faillibilité humaine qu'impliquent les circonstances temporelles et locales imprévues.

Objectif difficile à atteindre, surtout ces dernières années où le postmodernisme s'est vu accompagné d'une série d'historiens relativistes qui proclament que les événements historiques sont relatifs et que, du coup, nous ne pouvons pas connaître le passé avec sécurité, puisque l'interprétation des documents fournie par l'historien est subjective. Nous n'insisterons plus sur la présence d'une *interprétation* de l'historien dans tout discours historiographique mais bien plutôt sur le fait que *l'histoire* est purement et simplement *interprétation* ou *construction de l'historien*. Pour cette raison, le fait que certains historiens en soient venus à soutenir que le problème de l'*objectivité* et de la *vérité* en histoire est aujourd'hui dépassé, peut attirer notre attention. L'histoire est connaissance du passé humain. À partir de là, on peut comprendre les prémisses, déjà classiques,

selon lesquelles *l'histoire est inséparable de l'historien et s'écrit avec des documents* (AHUMADA DURÁN).

Quand l'historien examine un thème particulier dans un lieu déterminé, une époque concrète ou des personnages déterminés, il doit au moins fuir l'anachronisme consistant à comparer tacitement les expériences d'alors avec les modernes, desquelles elles sont séparées par un abîme infranchissable — comme par exemple le temps et les circonstances sociales, familiales et même personnelles — ou par exemple à comparer les sentiments qu'expérimentèrent saint Vincent, sainte Louise et les premiers confrères face aux déplacés de la guerre (les migrants d'alors) ou ce que ressentirent les vicaires généraux, le Père SLATTERY et les confrères face aux migrations pendant et après la II<sup>nde</sup> Guerre Mondiale, avec ce que nous ressentons aujourd'hui en particulier en Espagne, en Italie et en France, face aux embarcations d'immigrés qui arrivent sur nos côtes. Et, même si, en étudiant les phénomènes qui firent époque, le chercheur ne peut s'empêcher de les juger et de les interpréter en fonction de sa psychologie, il est nécessaire qu'il soit toujours conscient des changements qui ont lieu dans le temps, bref ou large, certaines fois brutalement et d'autres fois lentement, mais de manière continue.

### **Le contexte, les imaginaires sociaux**

L'une des accusations portées à l'encontre de l'école *analyste* consiste à dire qu'elle ignorait ce qui pourrait être appelé la *dimension contextuelle* de l'histoire, l'articulation entre les pensées scientifiques, religieuses et philosophiques, entre les connaissances et les énoncés, entre les habitus culturels ou mentaux et les coutumes dont nous découvrons les traces qu'elles ont laissées dans les documents. C'est ce que nous appelons le *contexte* et qui revêt une importance incontestable dans l'histoire par thèmes, bien que le contexte admette forcément différentes dimensions ou points de vue en fonction de l'interprétation de l'historien, selon l'école historique qu'il suit ou le système historique qu'il applique. Le contexte est-il pour lui une structure sociale inamovible qu'il trouve déjà établie ou bien un cadre social et historique variable et non nécessaire s'il n'est pas relatif à la psychologie de l'historien ? L'historien accepte-t-il les structures qui connectent et peuvent diriger les événements ou bien attribue-t-il aux sujets anonymes les rôles concrets qu'ils jouent à l'intérieur du contexte auquel ils appartiennent, en tension avec ses propres intérêts ? Selon les paroles de RICOEUR, *l'historien raconte-t-il les choses telles qu'elles sont ou telles qu'elles nous arrivent ?*

Quand nous sélectionnons un thème pour l'étudier, nous avons dit qu'il faut commencer par le situer dans un lieu et dans un temps,



l'encadrant ainsi dans une ambiance sociale que nous appelons *contexte social*. Or, en relation avec le contexte social, nous devons tenir compte de ce que certains historiens modernes appellent les *imaginaires sociaux*, qui « seraient précisément ces représentations collectives qui régissent les systèmes d'identification et d'intégration sociales, et qui rendent visible l'invisibilité sociale ». Ainsi l'ordre social qui s'établit en Europe depuis le temps de saint Vincent jusqu'à la Révolution française a-t-il maintenu une mentalité sociale appelée *Ancien Régime* ; et celui qui qualifiait la vie sociale du XVIII<sup>e</sup> siècle est connu sous le nom d'*Illustration* ; tandis que depuis la 2<sup>nd</sup>e Guerre Mondiale jusqu'à 1980, se généra une série d'imaginaires sociaux qui permirent la domination pacifique de deux systèmes d'ordre social différenciés, les pays du système de démocratie capitaliste et les pays du dénommé « socialisme réel », « capitalisme d'État » ou « communisme ». Aujourd'hui, un imaginaire social qui englobe et même construit la société moderne est la « démocratie ». *Mais comment se sont forgés les imaginaires sociaux qui ont permis la permanence de l'ordre social qui régnait en Europe ces cinquante dernières années ?*

DURKHEIM affirmait au commencement des *Règles de la méthode sociologique* : « Il y a des manières d'agir, de penser et de sentir qui présentent la notable propriété d'exister hors des consciences individuelles. Ces types de conduite ou de pensée sont non seulement extérieurs à l'individu mais aussi dotés d'un pouvoir impératif et coercitif en vertu duquel ils s'imposent à lui, qu'il le veuille ou non [...]. Il y a des cas où le caractère de coaction n'est pas facilement reconnaissable [...], et ce que la coaction sociale a de particulier, c'est qu'elle est due non pas à la rigidité de quelques dispositions moléculaires mais au *prestige duquel ces représentations déterminées sont dotées* ».

PARSONS en viendra à *réduire* le sens du « collectif » à un « avoir en commun », et à poser le problème, supposément métaphysique, de la séparation entre la « réalité sociale » et ses « représentations ou manifestations »<sup>39</sup>.

## Sciences auxiliaires

Bien que nous soyons vincentiens, nous qui sommes ici à travailler pour promouvoir l'étude des thèmes vincentiens, nous savons que notre champ est religieux, spirituel et social, dans tous les aspects qui concernent les pauvres, depuis l'économie jusqu'à l'édu-

---

<sup>39</sup> JUAN LUÍS PINTOS, *Los imaginarios sociales. (La nueva construcción de la realidad social)*, 1994. Page web de la faculté de Sciences Politiques et Sociales de l'Université de Santiago de Compostelle.

cation. Ce qui implique que les thèmes à étudier sont innumérables. Ainsi, étant donné l'énorme cumul de sources, on aura besoin en premier lieu d'établir lesquelles d'entre elles sont indispensables pour le travail postérieur ; voilà le terrain de ce qu'on appelle les « sciences auxiliaires » de l'histoire, qui non seulement apportent une information objective mais encore se convertissent simultanément en outils personnels du chercheur : la géographie historique, la philologie, la paléographie, l'épigraphie, la chronologie...

Si un historien veut examiner un aspect ou un autre de saint Vincent ou du vinctianisme, il doit avoir des connaissances suffisantes de l'histoire générale ainsi que du langage, des coutumes, des passions, de la vie de l'époque et des lieux qui accueillirent Vincent de PAUL et la Congrégation de la Mission. Je rappelle que, même si aujourd'hui de bons livres d'histoire sont traduits dans toutes les langues, cependant bien des fois nous aurons besoin de connaître la langue qui apparaît dans les documents sur le thème traité, ou mieux encore, la langue de l'époque du thème à traiter. Par exemple, si nous voulons aujourd'hui traiter le thème de l'accueil des immigrés et déterminer les grandes lignes du comportement de la famille vinctienne au temps de la Fronde et de la Guerre de Trente ans, nous devons distinguer entre *régime seigneurial* et *régime féodal*, entre *ordres* et *classes sociales*, entre *gouvernement* et *administration*, conscients du fait que, dans l'administration, les officiers bourgeois supplantent les nobles, et les commissaires supplantent les officiers. Il faut distinguer les trois États qui composaient le parlement : le Premier État (clergé), le Second État (la noblesse) et le Tiers-État (le peuple). Mais, en réalité, le Premier État était constitué des évêques et des abbés, tandis que les simples prêtres — à rares exceptions près — ne faisaient pas partie de ce haut clergé. Quant au Tiers-État, il était formé en sa *presque totalité* de la classe moyenne, si bien que le peuple paysan et ouvrier n'entrait pas au Parlement, formant ainsi la classe des exclus. Dans les relations qu'eut saint Vincent avec les riches, il faut savoir que *noble homme* ne veut pas dire qu'il soit noble, mais *honnête*, que tout *gentilhomme est noble mais que tout noble n'est pas gentilhomme*. Est gentilhomme le noble d'épée, à l'exclusion du noble de robe.

Une fois connues ces données, la première chose que doit faire un chercheur est de situer le personnage ou le thème et entrer dans l'heuristique, c'est-à-dire dans la recherche de documents ou d'études qui l'aident dans son enquête, et en vérifier la vérité objective car les sources jouent le premier rôle. Il faut réaliser une sorte d'herméneutique historique. Je ne m'attarde pas sur ce point car dans l'exposé sur la méthodologie, on vous a parlé de tout le travail que le cher-

cheur doit réaliser avant de procéder à la création de son œuvre, à la recherche en général de ses matériaux et à la vérification de ces derniers car les sources jouent ici le premier rôle. Je ne dis rien non plus de la critique interne et externe du document car on vous en a déjà parlé. Je rappelle seulement que l'histoire comparée entre là encore en ligne de compte.

En revanche, je veux ici rappeler que « la professionnalisation des études historiques dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle conduisit à la consolidation de certaines disciplines auxiliaires qui devaient aider l'historien à déterminer l'authenticité et la véracité du document écrit conservé dans des archives publiques ». L'accélération vertigineuse des événements tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, la mondialisation des phénomènes, leur immédiateté et leur présence en n'importe quel lieu de la planète grâce à des moyens de communication toujours plus puissants, les rapides avancées scientifiques et technologiques..., tout cela fait que le chercheur en sciences sociales et par suite l'historien aient à se confronter à une énorme quantité d'informations nouvelles et variables, qui les obligent à réviser de manière continue les manières théoriques et méthodologiques de poser les problèmes dans leurs disciplines. Problème qui n'affecte pas seulement l'historien du présent; celui qui examine des époques lointaines dans le temps doit aussi réviser ses présupposés épistémologiques et la méthodologie de son travail car les progrès technologiques ont modifié les formes d'accès à la connaissance de manière impensable il y a quelques dizaines d'années.

D'autre part, les sources que manie l'historien sont soumises à des changements technologiques qui le conduisent de façon continuée à redéfinir les bases sur lesquelles se sont traditionnellement établies les disciplines auxiliaires. Ce à quoi se joint la nécessaire interdisciplinarité de l'histoire (et non pas seulement de l'histoire du présent) avec d'autres sciences sociales, et l'utilisation de méthodes et techniques contemporaines. Voilà qui ne doit pas être regardé comme une limitation pour l'histoire mais plutôt comme une source d'enrichissement. De plus, l'historien peut compter sur trois éléments méthodologiques lui permettant d'aller plus loin qu'aucun autre chercheur en sciences sociales: la temporalité, la globalité et la capacité de synthèse.

Quant à la temporalité, l'histoire est une science non pas du passé mais plutôt des « sociétés dans le temps ». Ce qui fait qu'elle n'exclut de son objet d'étude aucune période chronologique et qu'elle renforce la vision du temporel comme un « continuum » vers le passé et vers le futur, depuis le présent. En second lieu, l'historien, à la différence d'autres chercheurs en sciences sociales, a besoin de réunir tous les

éléments qui interviennent dans un processus, pour voir comment ils s'articulent et s'influencent entre eux. Cette perception globale des phénomènes historiques lui permet, enfin, de développer la capacité de synthèse nécessaire pour pouvoir donner sens et interpréter l'ensemble des facteurs qui se trouvent à la base de tout phénomène historique<sup>40</sup>.

Traduction : CYRILLE PIERRE DENIS DE LA BARRE DE NANTEUIL

---

<sup>40</sup> ALICIA ALTED VIGIL - JUAN A. SÁNCHEZ BELÉN, *op. cit.*, pp. 139-140.